

ALMANACH DE BACCHUS.



Macret sc.

Vive le vin, vive l'amour,
Amant et buveur tour-à-tour
Je nargue la mélancolie .

ALMANACH DE BACCHUS,

OU

ELITE DE CHANSONS ET RONDES BACHIQUES

COMPOSÉES DEPUIS L'ORIGINE DE LA POÉSIE FRANÇAISE,

PAR Adam Billaut, Haguenier, Dufresny, Malézieu, Fleury, Ponteau, Lamotte, Panard, Fuselier, Gallet, Piron, Grécourt, Collé, Favard, de l'Attaignant, Rochon de Chabanes, Crébillon fils, Bernard, Dorat, de Nivernais, Imbert, etc., etc.; et par MM. Laujon, de Ségur. François de Neufchâteau, de Piis, Barré, Radet, Desfontaines, Philipon-la-Madelaine, Despréaux, Armand-Gouffé, Desprez, Désaugiers, Deschamps, Chazet, de Jouy, Millevoye, Lablée, Coupigny, Despaze, etc., etc.

PRIX : DEUX FRANCS.

A PARIS,

Chez BECHET, libraire, quai des Augustins, n°. 63, vis-à-vis le Pont-Neuf;
Et chez L. MONGIE, jeune, libraire, Palais Royal, galerie de bois, n°. 208.

IMPRIMERIE DE PELLETIER, PÈRE ET FILS, Rue du Petit-Lion St.-Sauveur, N.° 9.

AN 1810.


UNIVERSITY LIBRARY LEEDS

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Les Chansons et Rondes bachiques sont un genre de poésie très-attrayant pour les personnes qui aiment les plaisirs de la table. Jusqu'ici nous n'avons eu dans ce genre que des recueils annuels très-imparfaits : (je ne parle pas de ceux qu'une société moderne, qui a su se faire distinguer, publie périodiquement et qui lui sont en grande partie consacrés.) Un seul volume est sans doute plus que suffisant pour offrir au public les chants bachiques qui méritent d'être accrédités, et j'avoue que celui-ci aurait été moins volumineux si je n'avais pensé que j'avais

plus à contenter les goûts accommodans des gens du monde, que les goûts difficiles des littérateurs. J'avoue aussi qu'il manque à ce répertoire quelques jolies chansons, dont la propriété appartient au libraire-éditeur des recueils périodiques dont je viens de parler. Quoiqu'il en soit, peu de celles qui méritent d'être connues et conservées ne se trouvent point ici.

Dans presque tous les recueils poétiques, le sujet d'une pièce n'a point de rapport, ou de liaison avec celui de la pièce qui la précède, ou de la pièce qui la suit : cette incohérence dans les sujets en met nécessairement dans les idées de celui qui veut lire de suite ; son esprit en éprouve une sorte de fatigue. J'ai voulu

éviter ce désavantage, et j'ai tâché d'animer pour ainsi dire ce recueil, en mettant en harmonie les pièces dont il est composé. On voit par leurs titres que j'ai donné autant qu'il était possible de la liaison aux sujets. Il en résulte que le chanteur trouve plus facilement celui qu'il préfère pour son chant, et qu'une lecture suivie a plus d'agrément et d'intérêt. Il est d'ailleurs assez curieux de voir avec quelle variété de sujets et de tous les chansonniers ont traité tout ce qui a rapport aux plaisirs bachiques.

Comme il est difficile dans des entreprises de ce genre, de ne pas blesser, malgré soi, des intérêts et des amours-propres mal entendus, j'imagine bien qu'il m'arrivera pour ce recueil ce qui

m'est arrivé pour d'autres que j'ai publiés, et qui, propres à épargner les dépenses et les recherches, n'ont point été sans succès. Il faudra bien que je m'en console, si le public, à la vue des noms de nos bons vieux chansonniers, me sait gré d'avoir offert dans cet almanach les charmans opuscules auxquels ils ont dû leur célébrité. Je l'aurai mis du moins en état de comparer les productions de l'ancienne et de la nouvelle école bachique, et si mon travail n'avait point été infructueux, des améliorations pourraient, par la suite, en assurer le succès.

CHANSONS BACHIQUES.



LE DISCIPLE
DU DOCTEUR ISOIF.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

DE Bacchus la veine est glacée ;
Amis, la mode en est passée,
Moi, je veux la ressusciter ;
En deux mots voici mon histoire ;
Je veux, si l'on me fait chanter,
Ne chanter que chansons à boire.

L'utile joint à l'agréable,
Je le trouve à chanter à table ;
Car je tiens du docteur Isoif,
Qui vaut bien le docteur Grégoire ;
Que chanter fait naître la soif
Et c'est la soif qui nous fait boire.

Triste vertu que l'abstinence !
Nous n'en avons plus d'autre en France ;

Chez ces buveurs, trop circonspects,
Le pauvre Amour languit sans gloire
Cœurs et gôsiers sont toujours secs;
On sait aimer comme on sait boire.

Nos ayeux étaient véridiques;
Nous sommes faux et politiques:
De l'homme on ne voit plus sortir
Que mensonge et trahison noire;
Il aimerait moins à mentir
S'il aimait un peu plus à boire.

Après les travaux militaires
Quand deux plénipotentiaires
Veulent voir la guerre finir,
Ils ont beau signer leur grimoire,
Cet accord ne saurait tenir,
Ils se quittent toujours sans boire.

Jadis, par de saints hécatombes,
Les Romains honoraient leurs tombes:
Dieu proscrivit ce culte vain;
Je n'ai pas de peine à le croire:
Leurs Prêtres répandaient le vin;
Ne valait-il pas mieux le boire?

Dieu ! quand viendra la fin du monde !
S'il faut que le Ciel nous inonde ,
Fais que ce soit des flots de vin !
L'eau pure ternirait ta gloire :
Et si le monde meurt enfin
Ne le fais pas mourir sans boire.

IMBERT.

LA CHANSON *A BOIRE!*

RONDE DE TABLE.

AIR : *Le Curé de Pomponne à dit.*

BUVONS ! disait Anacréon,
Buvons! disait Horace;
Les Grecs, les Romains du bon ton
Les suivaient à la trace :
Mes amis, tant que nous boirons,
Honorons leur mémoire ;
Fêtons dans ces lurons
Les Patrons
De la chanson *à boire !*

Buvons, disait ce Basselin
Père du Vaudeville;
Son refrain, bachique ou malin,
Bientôt courût la ville;
Laissant chanter au Troubadour
Et l'amour et la gloire,
Le Plaisir à son tour
Mit au jour
Mille chansons *à boire !*

Buvons, s'écriait à Nevers,
Ce Menuisier que j'aime;
En buvant il faisait des vers,
Il les chantait de même:
A ses coffres bien ou mal faits
Il ne doit point sa gloire;
Il doit chez les Français
Ses succès
A ses chansons *à boire!*

Buvons, buvons, disait Collé,
Et Gallet son confrère,
Et Piron, toujours accolé
Aux vrais amis du verre;
A leurs bons mots chacun sourit;
Or, le fait est notoire,
Messieurs, ce qui nourrit
Leur esprit,
C'est la chanson *à boire!*

Buvons, disait le bon Panard,
En sablant le Champagne,
Entre le gracieux Favard
Et sa vive compagne;
Bon Panard, on doit au dessert,
Entonner, pour ta gloire,

A chaque vin qu'on sert,
Un concert
De tes chansons *à boire !*

Morgué buvons, disait Vadé
Aux gens de la Courtille,
Et plus d'un broc était vidé
Par plus d'un joyeux drille;
De la fatigue et du chagrin
Garde-t-on la mémoire,
Au bruit du tambourin
Du crin-crin
Et des chansons *à boire !*

Buvons, dit en mauvais latin,
Un Chanoine en goguettes,
Sitôt qu'il voit le Sacristain
Apporter les burettes;
Potemus ! se chante au lutrin,
Ainsi qu'au réfectoire:
Rien n'est donc plus divin
Que le vin
Et la chanson *à boire !*

Dans un caveau qu'on m'a vanté,
Les auteurs, nos modèles,

À la bouteille, à la gaîté,
Se sont montrés fidèles :
Pour nous réchauffer le cerveau,
Pour bannir l'humeur noire,
Invoquons, de nouveau,
Le caveau
Et les chansons *à boire !*

ARMAND-GOUFFÉ.

PHILOSOPHIE BACHIQUE.

AIR : *Si le Roi m'avait donné.*

BACCHUS, amis, vient d'ouvrir
Une belle école,
Pour enseigner à loisir
L'art de la parole.
De ce Dieu si consolant
Venez apprendre en riant
La philosophie, oh gai!
La philosophie.

Pour ne pas nous ennuyer,
Chacun sous la treille
Au lieu d'un triste cahier
Tiendra sa bouteille.
Avec de tels argumens
Nous saurons en peu de tems
La philosophie, oh gai!
La philosophie.

Aristote en son jargon
Souvent déraisonne.

S'il confiait sa raison
Au Dieu de la Tonne,
Son langage séducteur
Ferait germer dans le cœur
La philosophie, oh gai!
La philosophie.

De Descartes nous rions
Et de son systême.
Ma foi, dans ses tourbillons
Chacun de nous l'aime.
Je crois, quand il les a vus,
Qu'il faisait avec Bacchus
Sa philosophie, oh gai!
Sa philosophie.

Malebranche s'est trompé
Dans son gros volume;
Trouve-t-on la vérité
Au bout de sa plume?
Dans le vin va le chercher
C'est là qu'aime à se cacher
Ma philosophie, oh gai!
Ma philosophie.

ÉLOGE DU VIN.

JE cherche en vain la vérité,
Si le vin n'aide à ma faiblesse;
Toute la docte antiquité
Dans le vin puisa la sagesse:
Oui, c'est par le bon vin que le bon sens éclate,
J'en atteste Hypocrate
Qui dit qu'il faut à chaque mois
S'ennivrer au moins une fois.

Socrate, cet homme discret,
Que toute la terre révère,
Allait manger au cabaret
Quand sa femme était en colère.
Pouvons-nous faire mieux que d'imiter Socrate,
Et de suivre Hypocrate
Qui dit, etc.

Platon fût surnommé *Divin*
Parce qu'il était magnifique,

Et qu'il régalait de son vin
La cabale philosophique.
Sa table fût toujours splendide et délicate :
Il suivit Hypocrate
Qui dit, etc.

Aristote buvait autant ;
Et nous avons tout lieu de croire
De ce qu'Alexandre le Grand,
Son disciple, aimait tant à boire ;
Qu'il s'ennivra cent fois sur les bords de l'Euphrate ;
En suivant Hypocrate
Qui dit, etc.

Diogène aimait, dit-on, l'eau ;
Mais il n'eut point cette folie :
Il se logea dans un tonneau
Pour flairer le goût de la lie ;
Puis, pour mieux boire au pot, il laissa là sa jatte ;
Et tint pour Hypocrate
Qui dit, etc.

Héraclite toujours pleurait,
A ce que raconte l'histoire ;
Mais c'est que le vin lui sortait
Par les yeux, à force de boire.

Par ce remède seul il guérissait sa rate,
Suivons donc Hypocrate
Qui dit, etc.

Démocrite, ce grand railleur,
Qui se plût tant à la satyre,
S'il n'avait pas été buveur,
N'eût pas aimé si fort à rire.
Le vin nous fait toujours désopiler la rate;
Suivons donc Hypocrate
Qui dit, etc.

Esope, fort souvent la nuit,
De concert avec sa servante,
Chalumait sans faire de bruit,
Les tonneaux de son maître Xante:
Il en eût mis dix pots dans sa large omoplate;
Il suivait Hypocrate
Qui dit, etc.

Les médecins sont des rêveurs
Injurieux à la nature,
Qui disent que les bons buveurs
S'en vont droit à la sépulture.
Le vin retarde plus la mort qu'il ne la hâte,
Suivons donc Hypocrate
Qui dit, etc.

LE CHANTEUR BACHIQUE.

Air : *Des Pélerins de Saint-Jacques.*

J'entends une voix qui m'appelle
Du saint vallon ;
M'inspires-tu chanson nouvelle ,
Cher Apollon ?
J'ai trop long-tems perdu ma peine
Chantant Vénus ;
Je ne veux échauffer ma veine
Qu'avec Bacchus.

Plus de blonde , plus de brunette ,
Car j'en suis las ;
J'ai trop chanté sur ma musette
Leurs doux appas ;
Leurs caprices , leur jalousie
M'ont rebuté ;
Je veux laisser couler ma vie
En liberté.

Chez moi le plus grand philosophe
Est sans crédit ;
Je ne me trouve point d'étoffe
En bel esprit.
Sans m'embarrasser de Sénèque,
Ni des journaux,
Je compte ma bibliothèque
Par mes tonneaux.

Ce fameux partisan qui brille
Dans son métier,
De son imbécille famille
Est le fermier ;
Il meurt : sa maison ennoblie
Devient à rien ;
On mange son bien en folie ;
Je bois le mien.

LE VIN.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

ON a chanté par tout le Monde
Le Vin, ce breuvage excellent;
Sur ce sujet chacun abonde,
Mais on l'épuise rarement :
Sur le vin, vous pouvez m'en croire,
On ne peut guère s'arrêter ;
Quand on ne cesse pas d'en boire
Comment cesser de le chanter?

Je ne connais rien sur la terre
Qu'on puisse comparer au vin ;
Tout le reste est une chimère;
Lui seul donne un bonheur certain :
Jamais l'heureux buveur n'envie
Des grands les fastueux plaisirs;
Au fond de son tonneau, la lie
Est le terme de ses desirs.

Quand on veut poursuivre la gloire
Que d'obstacles à surmonter !
Quand on se contente de boire
Combien de beaux jours à compter !
Aux fous qui font de grandes choses
Laissons leurs funestes succès :
Près des pampres croissent les roses;
Les lauriers touchent aux cyprès.

Le Dieu qu'on adore à Cythère
Est moins séduisant que Bacchus :
Oui, c'est Bacchus que je préfère ;
Ah ! ses plaisirs durent bien plus !
Il n'est qu'une saison pour plaire,
Et l'âge d'aimer est bien court;
Mais on vide encore son verre
Lorsque l'on ne fait plus l'amour.

On dit que le devoir d'un sage
Est de ne boire que de l'eau :
Moi je soutiens que ce breuvage
A dérangé plus d'un cerveau ;
J'ai pour preuve cette fontaine
Où chacun de boire est jaloux :
Ah ! sans les eaux de l'Hypocrène
Nous ne verrions pas tant de fous.

Mais s'il est un heureux délire
C'est celui qu'enfante le vin;
On s'endort fatigué de rire,
C'est là le tombeau du chagrin.
Pour vivre en paix avec les hommes
Il faut s'ennivrer tout de bon:
Qu'il est doux au siècle où nous sommes
De perdre en riant la raison.

J. Ernest.

LES VINS.

Air : *De la Pipe de Tabac.*

Le vin réjouit, il enflamme,
De l'homme on dit qu'il est l'ami,
Je vais le chanter, quoique femme,
Car nous devons l'aimer aussi.
Il endort un argus qui veille
Il réveille un amant qui dort ;
Avec une vertu pareille,
A mes yeux peut-il avoir tort ?

Pour peu que nous voulions en boire,
Le vin nous ouvre l'appétit ;
Et s'il nous ôte la mémoire,
Souvent il nous ouvre l'esprit.
A nous aimer puisqu'il nous porte,
Il ouvre notre cœur au bien ;
Il ouvre enfin plus d'une porte
A l'âge où l'on n'ouvre plus rien.

De tous les vins c'est le Constance
Que j'ai toujours donné le prix ;
Il doit avoir la préférence,
Car il est rare en ce pays ;
On en voit pourtant quelques pièces
Qu'épargnent encor nos amans,
Mais que leurs aimables Lucrèces
Ne laissent pas vieillir long-tems.

L'Alicante, dans une cave,
Pour les malades à du prix ;
Mais c'est sur-tout le vin de Grave
Qui donne du ton aux maris :
Si certain desir les travaille,
Pour se fortifier un peu,
Ils ont recours au vin de Paille
Qui leur communique son feu.

Pour l'été, laissons le Champagne,
Bordeaux, Bourgogne *et cætera* ;
Car il faut battre la campagne
Qui n'est bonne qu'en ce tems-là ;
Mais puisque l'hiver nous rassemble,
Amis, avec moi chantez tous ;
Le vin que nous buvons ensemble
Doit seul réunir tous nos goûts.

Madame PERRIER.

LE VIN DE BOURGOGNE.

AIR : *Eh ! bon, bon, bon, que le vin est bon!*

QUAND je suis avec mes amis,
Alors je me crois tout permis;
  Morbleu ! rien ne m'arrête.
Ça, courage, gentil voisin,
Comme moi, mettez-vous en train
  Dans cette aimable fête.
Rions, chantons à qui mieux mieux,
Sablons ce jus délicieux.
  Eh ! bon, bon, bon !
  Le vin Bourguignon
  Me chatouille la tête.

Quand je tiens ce flacon brillant,
Je suis vif, je suis sémillant,
  Et fou de haute gamme.
Ai-je le cœur froid de chagrin ?
Mes chers amis, c'est le bon vin

Qui l'égaie ou l'enflamme.
Adieu soucis, *nescio vos.*
Ici vont pleuvoir les bons mots,
Eh! bon, bon, bon!
Le vin Bourguignon
Me donne encore une ame.

Non, non, je ne veux plus aimer,
Et je verrais, sans m'emflammer,
Les Graces et leur mère.
La plus harmonieuse voix,
Comme le plus piquant minois,
Ne sont plus mon affaire:
L'Amour promet plus qu'il ne tient,
Bacchus à jamais me retient,
Eh! bon, bon, bon!
Le vin Bourguignon
Vaut mieux que tout Cythère.

Si je sens là quelqu'embarras,
Chers amis, je n'appelle pas
Esculape à mon aide:
Je verrais un petit docteur
Du dieu d'Epidaure inspecteur,
M'ordonner de l'eau tiède!
Après de bachiques exploits,

Suis-je réduit, presqu'aux abois?
Eh ! bon, bon, bon !
Le vin Bourguignon
Est encor mon remède.

Assis sur de riches tas d'or,
L'avare, en couvrant son trésor,
De nos maux se console.
Plutus ne m'offre jamais rien;
Ces pots, ce nectar font mon bien,
Bacchus est mon idole.
Que m'importe l'argent comptant,
Sans ce métal je vis content,
Eh ! bon, bon, bon !
Le vin Bourguignon
Amis, est mon pactole.

D. J.

LE VIN DE CHAMPAGNE.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

QUE le plaisir m'accompagne,
Et que je boive à longs traits,
Puisque du vin de Champagne
Je veux chanter les attraits!
Pourtant, un soupçon m'arrête:
Buvant à chaque couplet,
Je crains de perdre la tête,
En épuisant mon sujet.

Rend-on un festin aimable
Sans le Champagne mousseux?
C'est lui qui ramène à table
L'Amour, les Ris et les Jeux:
Quand le bouchon se délie,
Avec lui l'on voit partir
Et l'éclair de la saillie,
Et le signal du plaisir.

Amenez-moi sous la treille
Femme au maintien rigoureux,
De Champagne, une bouteille,
Rendra son cœur amoureux.
Mais mieux que cette compagne,
Que de belles à Paris
Qui, sans boire de Champagne,
Savent tromper leurs maris !

Anglais, qui faites la guerre,
Pour gagner trop de terrein,
Au lieu d'envahir la terre
Mettez le verre à la main.
Du gain de mainte campagne
Les Français sont peu jaloux,
Car, tant qu'ils ont le Champagne,
Ils sont plus riches que vous.

On dit que pour plaire aux belles,
L'Amour a mille secrets ;
Son bandeau, même ses aîles,
Son air, son flambeau, ses traits;
Mais cet enfant, plein de charmes
N'est jamais si dangereux,
Que lorsqu'il trempe ses armes
Dans le Champagne mousseux.

Plus d'un fou, craignant la peine,
Dans l'onde cherche un tombeau,
Moi, je redoute la Seine,
En n'y voyant que de l'eau:
Si jamais j'y vois répandre
Ce vin, si fêté partout,
J'irai bien vîte me rendre
Dans les filets de Saint-Cloud.

J. Ernest.

VIN D'AÏ.

AIR : *Du Pas redoublé de l'Infanterie.*

IL part, il fuit à flots pressés,
En mousse pétillante :
Voilà mon verre ; allons, versez
Car il faut que je chante.
De mes sons Bacchus est l'objet :
Versez donc sans attendre ;
Remplissez-moi de mon sujet,
Si vous voulez m'entendre.

O vin d'Aï, digne des Dieux,
Honneur de la Champagne,
Père des ris, source des jeux,
Le bonheur t'accompagne.
Quel festin aurait des attraits
Sans toi, sans ta présence ?
Vin mousseux, c'est quand tu parais
Que la fête commence.

Quand le bouchon débarrassé
  Du fil qui le captive,
Vole avec bruit, au loin chassé
  Par la liqueur active;
Je crois, dans les brillans accès
  D'une aimable folie,
Voir jaillir d'un cerveau français
  L'éclair de la saillie.

DESPREZ.

AU VIN.

Air : *De Joconde.*

Il n'est rien dans tout l'univers
Qui ne te rende hommage ;
Jusqu'à la glace des hivers
Tout est pour ton usage ;
La Terre fait de te nourrir
Sa principale gloire ;
Le Soleil luit pour te mûrir,
Moi je vis pour te boire.

Fleury.

L'ESPRIT DANS LE VIN.

Air : *Des Folies d'Espagne.*

Tout mon esprit, quand je ne suis point ivre
Ne me fournit qu'un petit mot ou deux ;
Mais quand j'ai bu, je parle comme un livre
Et j'en dis plus cent fois que je ne veux.

A trop aimer, l'âme se déconcerte,
L'on perd l'esprit et la raison qu'on a;
Mais en buvant, elle est toujours alerte,
Et l'esprit vient quand la raison s'en va.

LA GAITÉ DANS LE VIN.

Air : *Mon Père était pot.*

Aimable gaîté du vieux tems
Toi qu'on ne voit plus guères !
Viens nous rendre ces doux instans
Où tu charmais nos pères ;
C'est au cabaret
Qu'était le secret
De leur joyeux systême :
Ah ! pour être heureux
Comme nos ayeux,
Amis, buvons de même.

Que vois-je en nos cafés brillans ?
Une triste cohue,
Qui raisonne, à perte de tems,
Comme à perte de vue :
Point de jolis vins,
Point de ces refrains

Dont le sel nous réveille ;
Le Dieu des bons mots
Né parmi les pots,
Tient sa cour sous la treille.

Nos pères, comme nous, avaient
Du bruit dans leurs ménages ;
Nos pères comme nous, trouvaient
Des maîtresses volages.
Le café pour nous
Dans un cœur jaloux
Du noir double la dose ;
Mais le vin clairet
A leurs yeux montrait
Tout en couleur de rose.

D'où vient que l'Anglais est chez soi
Si rêveur et si sombre ?
Avec la Tamise, pourquoi
Ses rendez-vous sans nombre ?
Il est échauffé
De thé, de café,
De rhum, de rack, de bière ;
Mais toujours les jeux
Près d'un vin mousseux
Font flotter leur bannière.

En vain l'on dit que du bonheur
La sagesse est suivie ;
Comparez le sage au buveur,
Qui des deux fait envie ?
L'un rit, chante et boit ;
A l'autre on ne voit
Qu'un air triste, un teint blême.
Ah ! pour être heureux
Comme nos ayeux,
Amis, buvons de même.

PHILIPON-LA-MADELAINE.

LE BONHEUR DANS LE VIN.

Air : *De la Sabotière.*

Qui ne boit pas n'est pas digne de vivre,
Nous a dit un auteur latin.
Heureux celui qui tous les jours s'ennivre !
Rien n'est bon comme le vin.
Que nuit et jour on court, on veille,
Pour trouver le bonheur caché ;
C'est dans le fond d'une vieille bouteille
Qu'un buveur l'a toujours cherché.

Pour parvenir à la grandeur suprême,
L'ambitieux fait maint effort.
Soir et matin, avec un soin extrême,
L'avare emplit son coffre-fort.
Un amant, la puce à l'oreille,
Voit sa maîtresse avec transport;
Bien plus heureux, je trouve en ma bouteille
Dignités, maîtresse et trésor.

Combien je plains la bisarre manie
  D'un joueur qui dans un brelan,
Croyant fixer la fortune ennemie,
  Finit par perdre son argent.
  C'est avec le jus de la treille
  Qu'au jeu je veux m'abandonner;
Car en ce cas ce que perd ma bouteille,
  Je suis certain de le gagner.

Fuyez, fuyez, rimailleurs à la glace,
  Pour qui le vin est sans attraits;
Jamais, jamais, du sublime Parnasse,
  Vos pieds n'atteindront le sommet;
  Jamais vos vers pâles et fades
  Ne brûleront d'un feu divin.
Horace est saoul quand il voit les Ménades:
  Les bons vers naissent du bon vin.

  Buvons, amis, buvons à perdre haleine
  De ce vin si doux, si flatteur.
C'est dans le vin qu'il faut noyer la peine:
  Dans le vin cherchons le bonheur.
  Que la liqueur fraîche et vermeille
  Règle en tout point notre destin;
Vivons toujours auprès d'une bouteille,
  Et mourons la bouteille en main.

L'EAU.

Air : *du Vaudeville de l'Avare et de son Ami.*

Vive le vin de la vendange !
Ce cri joyeux n'est pas nouveau,
Mais, ce qui doit sembler étrange,
C'est de m'entendre chanter l'eau (*bis*).
Amis, pour chasser l'humeur noire,
Je m'exerce sur ce sujet.
Je chante l'eau, mais je promet
Qu'on ne m'en verra jamais boire (*bis*).

Si l'un des sages qu'on renomme,
Thalès, de l'eau fit tant de cas,
C'est que, sans doute, à ce grand homme
Le vin du crû ne plaisait pas (*bis*).
Que n'a-t-il goûté le Champagne ?
Que dis-je ? on l'eut vu délirer,
Lui qui, sans jamais s'ennivrer,
Battait si souvent la campagne (*bis*).

Après ce fou, j'en sais un autre
Qui pour soulager les goutteux,
De l'eau chaude se fait l'apôtre,
Comme d'un moyen peu douteux (*bis.*)
Laissons-le noyer ses malades
Tout en brûlant leurs intestins,
Soyons nos propres médecins,
Et buvons frais mille rasades (*bis.*)

Que nos belles puisent l'eau rose
Dont se servent nos damoiseaux !
Le parfum que Dumas compose
Vaut-il le bouquet de Bordeaux ? (*bis*).
Eau des Carmes, eau de Cologne
Sont recettes de charlatans :
Rien n'aide à prolonger nos ans
Comme un bon verre de Bourgogne (*bis*).

Le Bourgogne ! ce mot me touche ;
Dès que je l'entends prononcer,
L'eau d'abord me vient à la bouche :
Heureux quand je puis la chasser (*bis.*)
Je hais jusqu'à l'eau de fontaine
Si ce n'est celle que Panard,
Collé, Lattaignant et Favart,
Puisaient à même l'hypocrène (*bis*).

Ch. S. Amand.

LES AMANS BUVEURS.

Air : *Du Vaudeville d'Arlequin tout seul*, ou *du Ballet des Pierrots*.

Verrai-je disputer sans cesse
Les amans avec les buveurs,
Lorsque le dieu de la tendresse
De Bacchus chérit les faveurs ?
Ah ! plutôt unissons leur gloire ;
Ils y gagneront tous les deux.
Lorsque l'on aime on sait mieux boire ;
Lorsque l'on boit on aime mieux (*bis*).

Tant que Bacchus garda l'Empire,
L'Amour ne fut point langoureux ;
Quand l'Amour venait lui sourire,
De l'Amour il doublait les feux.
Oui j'en atteste la mémoire
De nos respectables ayeux ;
Lorsque l'on aime on sait mieux boire ;
Lorsque l'on boit on aime mieux (*bis*).

Un buveur est plus agréable
Quand l'amour lui dicte un refrain ;
Une Cloris est plus aimable
Quand elle a le verre à la main.
Mes amis, vous pouvez en croire
Un observateur curieux,
Lorsque l'on aime on sait mieux boire ;
Lorsque l'on boit on aime mieux (*bis*).

Si Bacchus, par son influence,
Quelquefois excite au sommeil,
L'Amour, par sa douce puissance,
Hâte le moment du réveil.
Il n'en perd rien de sa victoire
Elle en est plus chère à ses yeux.
Lorsque l'on aime on sait mieux boire ;
Lorsque l'on boit on aime mieux (*bis*).

De Bacchus on doit fuir l'ivresse,
Comme les fureurs de l'amour ;
Une aimable délicatesse
Doit les modérer tour-à-tour.
Mais point de maxime illusoire ;
Laissons-les s'arranger entr'eux,
Lorsque l'on aime on sait mieux boire ;
Lorsque l'on boit on aime mieux (*bis*).

Sexe adoré, qui dans nos ames
Lancez mille traits enchanteurs,
Préférez, couronnez, mesdames,
Amans gourmets, tendres buveurs.
Quand de mes goûts je fais l'histoire,
Je crois voir écrit dans vos yeux;
Lorsque l'on aime on sait mieux boire;
Lorsque l'on boit on aime mieux (*bis*).

RABOTEAU.

LE VRAI BUVEUR.

AIR *connu.*

AUSSITÔT que la lumière
A redoré nos coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux:
Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main je lui dis:
Vois-tu sur la rive Maure
Plus qu'à mon nez de rubis?

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclarait la guerre
Ne m'épouvanterait pas:
A table rien ne m'étonne,
Et je pense quand je boi,
Si là-haut Jupiter tonne,
Que c'est qu'il a peur de moi.

Si quelque jour, étant ivre,
La mort arrêtait mes pas,
Je ne voudrais pas revivre
Pour changer ce doux trépas :
Je m'en irais dans l'Averne
Faire ennivrer Alecton,
Et bâtir une taverne
Dans le manoir de Pluton.

Par ce nectar délectable
Les démons étant vaincus,
Je ferais chanter au diable
Les louanges de Bacchus.
J'appaiserais de Tantale
La grande altération,
Et passant l'onde infernale,
Je ferais boire Ixion.

Au bout de ma quarantaine
Cent ivrognes m'ont promis
De venir, la tasse pleine,
Au gîte où l'on m'aura mis :
Pour me faire une hécatombe
Qui signale mon destin,
Ils arrôseront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

De marbre, ni de porphyre
Qu'on ne fasse mon tombeau;
Pour cercueil je ne desire
Que le contour d'un tonneau,
Et veux qu'on peigne ma trogne
Avec ces vers à l'entour:
Ci-gît le plus grand ivrogne
Qui jamais ait vu le jour.

ADAM, *menuisier de Nevers.*

LE BUVEUR FACILE.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

Ou l'on me verse du bon vin,
Volontiers je fais longue pause;
Comme les fleurs de mon jardin
Je prends racine où l'on m'arrose.

LE BUVEUR AMOUREUX.

Air : *Du Confitéor,*

J'aime Bacchus, j'aime Nanon ;
Tous deux partagent ma tendresse,
Tous deux ont troublé ma raison
Par une aimable et douce ivresse.
Ah ! qu'elle est belle ! ah ! qu'il est bon !
C'est le refrain de ma chanson.

Nanette en me brûlant d'amour
Me rend le vin plus agréable ;
Le vin, par un juste retour,
La rend à mes yeux plus aimable,
Ah ! qu'elle est belle ! etc.

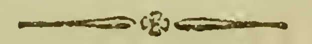
En partageant ainsi mes vœux,
Mon cœur en est plus à son aise ;
Quand il me manque l'un des deux,
L'autre me soulage et m'appaise :
Ah ! qu'elle est belle ! etc.

Tous deux ils savent concourir
A rendre leur gloire immortelle ;
Nanette au vin me fait courir
Le vin me fait courir chez elle.
Ah ! qu'elle est belle ! etc.

De Nanon regardez les yeux,
Et goûtez bien ce doux breuvage ;
Quand vous les connaîtrez tous deux,
Amis, vous tiendrez ce langage :
Ah ! qu'elle est belle ! etc.

Chez l'Amour ma raison se perd ;
Je la retrouve sous la treille :
Je sers Vénus, Bacchus me sert ;
L'un m'endort, l'autre me réveille.
Ah ! qu'elle est belle ! ah ! qu'il est bon !
C'est le refrain de ma chanson.

PANARD.



LE BUVEUR SANS SOUCI.

Air *connu.*

Dans les champs de la victoire
Qu'un guerrier vole aux combats,
Qu'il affronte le trépas,
Afin de vivre en l'histoire :
Eh ! qu'est-c' qu'ça m'fait à moi ?
Je jouis mieux de la gloire ;
Eh ! qu'est-c' qu'ça m'fait à moi
Quand je chante et quand je boi ?

Que pour dompter l'Amérique
L'Anglais s'épuise en vaisseaux ;
Qu'il se batte sur les eaux
Pour un projet chimérique ;
Eh ! qu'est-c' qu'ça m'fait à moi ?
J'ai le cœur plus pacifique ;
Eh ! qu'est-c' qu'ça, etc.

Qu'un raisonneur se signale
Par ses projets sur l'état;
Qu'un habile magistrat
Des lois suive le dédale :
Eh! qu'est-c' qu'ça m'fait à moi?
Je n'en vois pas qui m'égale:
Eh! qu'est-c' qu'ça, etc.

Qu'un marchand souvent s'expose
Aux dangers pour s'enrichir;
Qu'un amant pour le plaisir
Ni jour ni nuit ne repose,
Eh! qu'est-c' qu'ça m'fait à moi?
De mes instans je dispose:
Eh, qu'est-c' qu'ça, etc.

LE BUVEUR SAVANT.

AIR *ancien.*

UN sot qui veut faire l'habile,
Dit qu'en lisant il prétend tout savoir :
Un fou qui court de ville en ville
En voyageant dit qu'il prétend tout voir :
Et moi je dis, d'un ton plus véritable
Que sans sortir de table,
Et sans avoir lu,
Je sais tout, et j'ai tout vu,
Lorsque j'ai bien bu.

Dans Platon, ni dans Epicure,
Je ne vois pas qu'il soit bien établi
S'il est du vide en la nature,
Ou si l'espace est d'atômes rempli.
Dans un buveur la nature décide
Qu'elle abhore le vide ;
Car il est certain
Que j'abhorre un verre en main
Quand il n'est pas plein.

Grands philosophes, je vous blâme,
Et je veux faire un systême nouveau :
Vous avez fait résider l'âme,
L'un dans le cœur, l'autre dans le cerveau;
Savez-vous bien où la mienne s'avance
Pour tenir audience?
C'est dans mon palais
Qu'elle juge du vin frais
Qui coule à longs traits.

Un nouvelliste politique
Qui tient conseil dans la cour du palais,
Demande au plus fat de sa clique
Si nous aurons ou la guerre ou la paix ;
Moi curieux d'une seule nouvelle,
Lorsqu'il pleut ou qu'il gèle,
Du soir au matin
Je demande à mon voisin
Aurons-nous du vin?

L'autre jour à l'Observatoire
Les ennemis du tranquille sommeil
Voulurent, par malice noire,
Me faire voir des taches au soleil:
Pour les punir d'oser, dans leur tanière
Dénigrer la lumière,

D'un astre divin,
Je leur fis voir que leur vin
N'était pas clair fin.

Un usurier, de son grimoire,
Par son calcul, tâchant de m'affronter,
Toute la nuit compte sans boire;
Moi je la passe à boire sans compter.
A me tromper je mets toute ma gloire;
Je prends plaisir à croire,
Comptant par mes doigts,
Que je n'ai bu qu'une fois
Quand j'en ai bu trois.

De ceux qui vivent dans l'histoire
Ma foi jamais je n'envierai le sort;
Nargue du Temple de Memoire
Où l'on ne vit que lorsque l'on est mort.
J'aime bien mieux, avec une Silvie,
Boire pendant ma vie,
Car je sentirai
Les momens que je vivrai
Tant que je boirai.

LE BUVEUR PRUDENT.

Air : *J'avais juré que jamais.*

Je suis né pour le plaisir ;
  Bien fou qui s'en passe !
Mais je ne puis le choisir,
Souvent le choix m'embarasse :
Aime-t-on ? j'aime soudain ;
Boit-on ? j'ai le verre en main :
  Par-tout je tiens ma place.

Dormir est un tems perdu ;
  Bien fou qui s'y livre !
Sommeil, prends ce qui t'est dû ;
Mais attends que je sois ivre :
Saisis-moi dans ce moment,
Fais-moi dormir promptement,
  Je suis pressé de vivre.

Mais si quelqu'objet charmant,
  Dans un songe aimable,
Vient du plaisir séduisant
M'offrir l'image agréable,
Sommeil, allons doucement;
L'erreur est en ce moment
  Un plaisir véritable.

HAGUENIER.

LE BUVEUR PHILOSOPHE.

LAISSEZ les sages de la Grèce ;
Quittez les rêves creux anglais :
Je tiens école de sagesse
D'après Horace et Rabelais.
Du vin qui cause son ivresse,
Horace chante les attraits :
L'autre, pour ne mourir jamais,
Nous prescrit de boire sans cesse.
Croyez-moi, buvons à longs traits,
O mes amis ! et buvons frais.

Qu'est-ce que la foudre qui gronde ?
Combien est-il d'astres aux Cieux ?
La Terre n'est-elle plus ronde,
Comme l'ont cru nos bons ayeux ?
Dans cette obscurité profonde,
Nos messieurs ont-ils de bons yeux ?
Je n'en sais rien ; mais le vin vieux
Est le point sur quoi je me fonde.
Croyez-moi, etc.

Oui, toute la philosophie
Est au fond d'un verre de vin :
Est-il souci que ne défie
Ce frère du nectar divin ?
A la sombre mélancolie
Un raisonneur est trop enclin ;
Mais auprès d'un flacon bien plein ;
Le raison n'est qu'une folie.
Croyez-moi, etc.

Du monde le tableau nous fâche ;
Les fripons y mènent les sots ;
La vertu gémit sans relâche ;
La foi, l'amitié, sont des mots.
Au grand cœur, on préfère un lâche ;
Au bon esprit, un esprit faux :
Réformerons-nous ces défauts ?
Laissons aux dieux faire leur tâche.
Croyez-moi, etc.

Héraclite toujours soupire ;
En contemplant cet univers :
Démocrite n'en fait que rire,
Il voit la médaille à l'envers.
Un siècle est méchant, l'autre est pire ;
Nos ayeux avaient leurs travers ;

Nos neveux seront des pervers:
Tout dégénère et tout empire.
Croyez-moi, etc.

Du sort l'influence sinistre,
Vous force-t-elle, ô mes amis !
D'essuyer des airs de ministre,
Dans l'antichambre d'un commis?
Je sais bien que l'épreuve est triste ;
Mais pour consoler vos ennuis,
Prendrez-vous le chantre des nuits,
Ou Sénèque le moraliste?
Croyez-moi, etc.

O vous! que l'amour désespère,
Amans trompés, amans jaloux,
Martyrs de la vieille Cythère,
S'il en est encor parmi vous.....
Et vous aussi, que je révère,
Pauvres maris, accourez-tous:
Point de fureur, point de courroux,
Bacchus vous présente son verre.
Croyez-moi, buvons à longs traits,
O mes amis! et buvons frais.

François de Neufchateau.

LE BUVEUR PENDANT L'ORAGE.

Quel orage effrayant a glacé tous les cœurs !
Tout tremble autour de moi, tout frémit sur la terre;
Dans les airs enflammés le terrible tonnerre
Redouble à chaque instant ses bruyantes fureurs.
Dans quel état affreux allez-vous me réduire !
Justes dieux ! voulez-vous détruire
Tout l'espoir des tristes buveurs ?
O Jupiter ! calmèz votre colère ;
Bacchus pour vous fléchir se joint à nos accens.
Souvenez-vous, grand Dieu, que vous êtes son père,
Et que nous sommes ses enfans.

Panard.

LE VRAI CHAMPENOIS.

Air : *Pour nous rien n'est aussi charmant.*

Au diable soit le vin nouveau !
Fut-il du meilleur crû, je pense
Qu'il faut long-tems dans le tonneau
Laisser tomber sa pétulance.
Aussi fin gourmet que les dieux,
Le vieux seul me charme et me flatte,
Et s'ils n'avaient qu'un vin qui gratte
Je n'irais point boire avec eux.

Je ne hante pas le bouchon,
Non par rapport à l'indécence,
C'est que le vin n'en est pas bon,
Et qu'il ne vaut pas la dépense.
Je trouve aisément des amis
Fêtant comme moi la bouteille,
Et si leur liqueur est vermeille,
Je reste, et mon couvert est mis.

Pourtant je paie mon écot,
Car je suis gai (ne vous déplaise);
Je jâse comme une margot,
Et je chante tant je suis aise :
Je me crois bientôt acquitté,
Si mon hôte rit de m'entendre,
Et si sa femme est un peu tendre,
Je me tourne de son côté.

Qu'on ne vante plus à présent
Cette chétive eau du Parnasse,
Dont le goût fade et déplaisant
Ne souillera jamais ma tasse.
S'il m'en donnait, le dieu blondin,
Ma foi, je n'en fais pas mystère,
Vous me verriez dans ma colère
La lui jetter au nez soudain.

Messieurs, je suis un Champenois
Bien maltraité par la chronique :
L'auteur fut, je gage, un sournois,
Tirant son pain de sa critique.
Mais bien qu'en dise ce magot,
Si jamais j'écris notre histoire,
Je pense que, s'il aime à boire,
Un Champenois n'est pas un sot.

L'HEUREUX CONVIVE.

AIR : *Ne v'la-t-il pas que j'aime ?*

QUE l'on goûte ici de plaisirs !
Où pourrions-nous mieux être ?
Tout y satisfait nos desirs,
Et tout les fait renaître.

N'est-ce pas ici le jardin
Où notre premier père
Trouvait sans cesse sous sa main
De quoi se satisfaire ?

Ne sommes-nous pas encor mieux
Qu'Adam dans son bocage ?
Il n'y voyait que deux beaux yeux :
J'en vois bien davantage.

Dans ce jardin délicieux
On voit aussi des pommes
Faites pour charmer tous les dieux
Et damner tous les hommes.

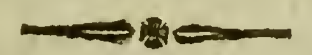
Amis, en voyant tant d'appas,
  Quels plaisirs sont les nôtres!
Sans le pêché d'Adam, hélas!
  Nous en verrions bien d'autres.

Il n'eût qu'une femme avec lui,
  Encor c'était la sienne :
Je vois ici celles d'autrui
  Et n'y vois pas la mienne.

Il buvait de l'eau tristement
  Auprès de sa compagne;
Nous autres nous chantons gaîment
  En sablant le Champagne.

Si l'on eût fait dans un repas
  Cette chère au bon-homme,
Le gourmand ne nous aurait pas
  Damné pour une pomme.

Le Duc de Nivernois.



L'HEUREUX VIEILLARD.

Air: *des Triolets.*

Que j'aime mon petit logis!
Que dans ce moment il me flatte !
Losque je vous y réunis
Que j'aime mon petit logis!
Ma maison est pleine d'amis,
C'est le vœu que faisait Socrate:
Que j'aime mon petit logis!
Que dans ce moment il me flatte !

Socrate est à bon droit vanté
Parmi les sages de la Grèce :
Ce titre il l'a bien acheté;
Socrate est à bon droit vanté.
Sans cesse un diable à son côté
Ne peut mettre à bout sa sagesse :
Socrate est à bon droit vanté
Parmi les sages de la Grèce.

Ce diable, c'était sa moitié ;
Des diables c'est, dit-on, le pire ;
Avec Xantipe marié
Le diable, c'était sa moitié ;
A chaque instant contrarié,
Il souffrit un rude martyre ;
Le diable, c'était sa moitié,
Des diables c'est, dit-on, le pire.

Croit-on qu'il se fit grand effort
Quand d'un trait il but la cigue ?
Pour se résigner à son sort
Croit-on qu'il se fit grand effort ?
Pour se ragoûter de la mort
Sur sa femme il jetta la vue :
Croit-on qu'il se fit grand effort
Quand d'un trait il but la cigue ?

Mon lot est différent du sien ;
Je n'ai pas l'honneur d'être sage :
Ce beau titre n'est pas le mien,
Mon lot est différent du sien.
Mais je possède un plus grand bien,
Epouse tendre est mon partage :
Mon lot est différent du sien ;
Je n'ai pas l'honneur d'être sage.

Je bois à vous, objets charmans,
Chers du moins encore à ma vue :
Ceignez de fleurs mes cheveux blancs,
Je bois à vous objets charmans.
Vous qui consolez mes vieux ans,
Tendres amis, je vous salue;
Je bois à vous, objets charmans
Chers du moins encore à ma vue.

SAURIN.

LE PEINTRE CONSOLÉ.

Vaudeville de Lantara.

Ah ! que de chagrins dans ma vie !
Combien de tribulations !
Dans mon art en butte à l'envie,
Trompé dans mes affections !
Viens m'arracher à la misantropie,
Jus précieux ! baume divin !
Oui, c'est par toi, par toi seul que j'oublie
Les torts affreux du genre humain.

A jeun, je suis trop philosophe,
Le monde me fait peur à voir ;
Je ne rêve que catastrophe,
A mes yeux tout se peint en noir ;
Mais quand j'ai bu, tout change de figure,
La riante couleur du vin
Prête son charme à toute la nature,
Et j'aime tout le genre humain.

Barré, Picard, Radet, Desfontaines.

LE BEGAYEUR.

POUR nous mettre en train,
Trin, trin, trin, trin,
Trinquons cher Grégoire;
Avec le bon vin,
Vain, vain, vain, vaiu
Vainquons l'humenr noire;
La phi, phi, phi, philososophie
Permet de boire aujourd'hui.
Ce bon jus, jus, jus, justifie
L'amour que l'on a pour lui.

Lorsque ta catin
Tin, tin, tin, tin,
Tin, tin, tinquiète,
Va vîte, mon cher,
Cher, cher, cher, cher,
Chercher ma recette.
Pour ton bobo Beaune a des charmes
Qui font trembler Cupidon:
Ce tiran rend, rend, rend les armes
Quand on boit du Bourguignon.

Buvons de ce jus
Jus, jus, jus, jus
Jusqu'à la nuit close;
Puisqu'il est si doux,
Dou, dou, dou, dou
Doublons tous la dôse :
Son goût exquis, qui, qui pénètre
Jusqn'au fond de notre cœur,
Au dessert, sert, sert, sert à mettre
Notre esprit en belle humeur.

Si tu veux, mari,
Ri, ri, ri, ri,
Ri, rire à ton aise,
Deviens indulgent,
Gen, gen, gen, gen
Gentil comme Blaise.
Blaise n'a point l'humeur noire :
Delà vient qu'il a l'honneur
D'être cou, cou, couvert de gloire
Par les bienfaits du seigneur.

Nous avons du bon,
Bon, bon, bon, bon,
Tout plein nos futailles;
De quelque poinçon
Son, son, son, son

Sondons leurs entrailles.
Bois tortu, tu, tu, tu me flattes :
Que de plaisirs je te dois!
Les so, so, so, so, so, Socrates
En ont-ils autant que moi.

PANARD.

LE BUVEUR DE VIN

AU BUVEUR D'EAU.

Air : *Vive le Vin, vive l'Amour.*

Verse Catau, verse du vin,
Buvons ensemble et buvons plein;
Foin du rimeur mélancolique
Qui chante, d'un gosier étique,
L'eau qu'il appelle son nectar:
Prêtez Langon, Beaune et Pomar,
Votre sève à mon chant bacchique.

Les Grecs, aux Muses, pour voisin,
Ont donné le patron du vin;
Pégase et l'âne de Silène,
S'abreuvent dans l'eau d'Hypocrène,
Quand les neuf Muses et Phœbus,
Assis à table avec Bacchus,
Trinquent long et tout d'une haleine.

Avec Boileau, Chapelle allait,
S'ennivrer dans un cabaret.
Voyez à Sceaux où tout enchante,
Au sein d'une fête brillante,
Accourir Lafare et Chaulieu ;
Ils célèbrent leur demi-dieu,
Et la Tocane pétillante.

Pourquoi parler de ces damnés,
D'Anaxagore et de Thalès ?
Dans la bible moi je veux lire ;
J'y vois que Dieu dans un pour-dire
Noya dans l'eau le genre humain,
Et donna le secret du vin
A Noé pour le reproduire.

Rimeur à l'eau, tu dis que l'eau
Servit à Vénus de berceau ;
Un fait plus joyeux m'intéresse :
Lorsque Mars prit à la déesse
Ce que ne trouva plus Vulcain,
Mars était en pointe de vin,
Vénus avait un grain d'ivresse.

Qu'on dise après que Cupidon,
Allume dans l'eau son brandon.
Ce Dieu de sa flamme érotique,
Avive la liqueur bachique,
Et ses feux on hume en buvant;
Verse Catin, et dans l'instant
Je te le prouve sans réplique.

GIRAUD.

LES VENDANGES.

AIR : *Il pleut, il pleut, bergère.*

DANS la vigne à Claudine
Les vendangeurs y sont ;
On choisit à la mine
Ceux qui vendangeront ;
Aux vendangeurs qui brillent
On y donne le pas ;
Les autres y grappillent,
Mais n'y vendangent pas.

Sur la fin de l'automne
Vint un joli vieillard ;
» Si la vendange est bonne,
» J'en veux avoir ma part ! »
Cette prudente fille
Lui répondit tout bas :
« Vieux vendangeur grapille,
» Mais ne vendange pas. »

Aux vignes de Cythère,
Parmi les raisins doux,
Est mainte grappe amère;
N'en cueillez pas pour vous:
Ce choix pour une fille
Est un grand embarras:
La plus sage grapille,
Mais ne vendange pas.

DUFRESNY.

LES VENDANGES DE LA FOLIE.

Chantons le dieu de la vendange,
Que sous ses lois l'amant se range,
Puisque le plus souvent Vénus
Doit ses conquêtes à Bacchus.
On rend la vie aimable
En passant tour-à-tour
Des plaisirs de la table
Aux plaisirs de l'amour.

Un peu de vin rend plus jolie ;
Le vin donne de la saillie,
Le vin fait dire des bons mots,
Et tenir de galans propos.
On rend la vie aimable,
En passant tour-à-tour
Des plaisirs de la table
Aux plaisirs de l'amour.

Le vin rend l'amant intrépide,
Il rend l'amante moins timide;
A l'un il fait tout hasarder,
A l'autre il fait tout accorder.
On rend la vie aimable,
En passant tour-à-tour
Des plaisirs de la table
Aux plaisirs de l'amour.

Entre deux ou quatre convives,
Le vin rend les scènes plus vives;
Un petit souper libertin
Vaut cent fois mieux qu'un grand festin.
On rend la vie aimable,
En passant tour-à-tour
Des plaisirs de la table
Aux plaisirs de l'amour.

Le vin dans le sommeil nous plonge,
Ce sommeil vous fait naître un songe
Qui vous revient pendant le jour,
Et qui fait naître enfin l'amour.
On rend la vie aimable
En passant tour-à-tour
Des plaisirs de la table
Aux plaisirs de l'amour.

LES VENDANGES DE CYTHERE.

AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

DANS l'île de Cythère
Vénus a son pressoir,
Que, d'une main légère,
Les amours font mouvoir.
On y puise sans cesse
Ce nectar précieux
Que verse la jeunesse
A la table des dieux.

Cuve où l'on est à l'*aise*
Plaît le mieux à Bacchus ;
Ce goût, ne lui déplaise,
Irait mal à Vénus.
Le plus petit espace
Renferme mille appas ;
Le vin tient de la place,
Le plaisir n'en tient pas.

Tout rempli d'allégresse,
Comme on voit le glaneur
Grapiller ce que laisse
Le fer du vendangeur;
Armé d'une faucille,
Dans Cythère, à son tour,
Le pauvre hymen grapille
Les restes de l'amour.

Ennemi du mystère
Bacchus aime un séjour
Que le soleil éclaire,
Et vendange le jour:
Vénus aime le sombre
Du plus secret réduit;
Elle se plaît à l'ombre,
Et vendange la nuit.

DORAT.

LES VENDANGES.

RONDE CHAMPENOISE.

Air : *Et lon lan la la derirette.*

L'autre jour nymphe mignone
D'un air contrit, se dit-on,
A Madelon, sa patrone,
Défilait cette oraison,
Et lon lan la,
La derirette ;
Et lon lan la
La derira.

Je vendangeais à la butte
Quand le maître d'la maison,
Me cherchant une dispute,
Me prit par le cotillon :
Et lon lan la,
La derirette ;
Et lon lan la,
La derira.

D'abord je vous dirai comme
Il est moins grand que petit ;
Mais, jarni! pour un p'tit homme
Qu'il vous a grand appétit!
Et lon lan la,
La derirette ;
Et lon lan la,
La derira.

V'là tout d'abord qu'il me happe,
Et me dit, m'ouvrant la main,
Puisque vous aimez la grappe,
Prenez-moi ce biau raisin.
Et lon lan la,
La derirette,
Et lon lan la,
La derira.

J'li disis : c'raisin m'étonne ;
Comment nommez-vous donc ça ?
Il me répliquit, mignone,
Ça s'appelle du Muscat.
Et lon lan la,
La derirette ;
Et lon lan la,
La derira.

Tout en r'luquant je m'échappe
En lui criant au revoir;
Mais le vaurien me ratrappe
Et me met sous le pressoir.
Et lon lan la,
La derirette;
Et lon lan la,
La derira.

Finissez, dis-je, parfide,
Ou sinon je vais crier.
Li, toujours plus intrépide,
Va remplissant mon panier.
Et lon lan la,
La derirette;
Et lon lan la,
La derira.

Vous que Bacchus parsécute
Pour tâter du vin nouveau,
Accourez; l'maître d'la butte
Met la canelle au tonneau.
Et lon lan la
La derirette,
Et lon lan la,
La derira.

Pour une pomme une femme
Manqua nous damner tretous;
Moi si je risque mon âme
Ce sera pour du vin doux.
Et lon lan la,
La derirette.
Et l'on lan la,
La derira.

Ma chanson est guillerette;
Mais en vendange cheux nous
Le vin nous monte à la tête;
Les langrois sont un peu fous:
Et lon lan la,
La derirette;
Et lon lan la,
La derira.

LOMBARD DE LANGRES.

LA BOUTEILLE.

Air: *la Parole.*

Plaisirs d'un cœur ambitieux,
Dignités, grandeurs et richesse,
Biens si vantés, si précieux,
Vous n'avez rien qui m'intéresse.
Je vous contemple avec froideur,
Quand je m'endors, quand je m'éveille;
Votre éclat perfide et trompeur,
A l'œil enchanté d'un buveur,
Ne vaudra jamais (*bis*) la bouteille.

Par l'amour, ou par l'amitié,
Notre foi fut-elle trahie?
Avons nous, de notre moitié
Eprouvé quelque perfidie?
Un pareil malheur est bien dur:
S'en affliger n'est pas merveille;
Mais pour l'oublier, à coup sûr
Je sais un moyen toujours sûr
Et ce moyen, c'est (*bis*) la bouteille.

Constante idole des buveurs,
Tu ne ressembles pas aux belles:
Plus tu prodigues tes faveurs,
Moins tu rencontres d'infidèles.
Couronné de pampres joyeux,
Silène, assis sous une treille
Le verre en main, content, heureux;
Pour le sceptre même des Dieux,
N'aurait pas donné (*bis*) sa bouteille.

Le dieu de Cythère, en naissant,
De s'ennivrer eut fantaisie,
Et Vénus offrit à l'enfant
Deux jolis flacons d'ambroisie.
Depuis ces momens, bien connus,
Sitôt que l'amour nous éveille
En dépit des droits de Bacchus,
Avec ivresse, de Vénus
On aime à presser (*bis*) la bouteille.

LEGER.

A MA BOUTEILLE.

Toi qui depuis trente ans,
Dans ma cave endormie,
Renferme dans tes flancs
Le charme de la vie;
De ton joli contour
Viens réjouir ma vue,
Bouteille, c'est le jour
Où tu dois être bue.

Mère des doux propos,
Viens, ô ma vieille amie,
Echauffer mes bons mots
Du feu de ton génie.
De ta vive liqueur
Remplis mon large verre;
Sans elle le bonheur
N'est que pure chimère.

Près de toi, le chagrin
Jamais ne me tourmente :
Je puise dans ton sein
Une gaîté charmante.
Une aimable rougeur,
Brille sur ton visage :
Et je ris en buveur,
En buvant comme un sage.

Que j'aime ce banquet
Que ton nectar anime,
Où l'amour en secret
Choisit quelque victime !
Le sage deridé
Caresse la folie,
Et la tendre amitié
Adoucit la saillie.

Loin le censeur jaloux
Dont la froide présence,
De plaisirs aussi doux
Trouble la jouissance.
Mocquons-nous, mes amis,
De sa morale austère,
Soyons gais, point d'ennuis,
Et buvons à plein verre !

AU TROU DE MA BOUTEILLE.

Air : *Mon petit cœur à chaque instant soupire.*

Beau petit trou, mes plus chères délices;
A te fêter je consacre mes jours.
Si de mon cœur tu n'as pas les prémices,
Serais-tu moins pour cela mes amours?
Non, tu verras que je serai fidelle,
Est-il sans toi d'agréables loisirs ?
Va, je te jure une ardeur éternelle,
Crois qu'à jamais tu feras mes plaisirs.

Cher petit trou, ta charmante ouverture
N'a pas besoin d'ornement étranger ;
A tous les yeux plaît la belle nature,
Qui te connaît ne peut te négliger.
Dans tous les tems, du héros et du sage
Tu fis l'espoir et la félicité ;
Et le vieillard, déjà glacé par l'âge,
Retrouve encor par toi la volupté.

Pour être heureux, des deux mains il faut boire;
C'est-là vraiment jouir comme les Dieux;
Le bon Horace a célébré la gloire,
Il chanta bien, mais il bût encor mieux;
Anacréon, à l'ombre d'une treille,
Chanta le vin, les ris et les amours:
J'aime le trou de ma chère bouteille,
En le chantant je finirai mes jours.

BRIAND.

LA CARAFFE.

AIR : *Du Vaudeville de Jean Monnet.*

Quelle insulte à mon Pégase !
Quand je suis près d'un tonneau,
Me faire chanter un vase
Qui ne contient que de l'eau !
A la fin
Du festin
Je le signe avec paraphe,
Je brise chaque caraffe
Si l'on ne l'emplit de vin.

Caraffe de limonade,
Ou de vinaigre, ou d'orgeat,
Convient à l'auteur maussade
Qui du drame fait état.
Du refrain
Gai, badin,
L'ami prend pour épigraphe
Au diable chaque caraffe
Qui ne contient pas du vin !

Boire de l'eau fût un crime
Chez les dîneurs du caveau.
C'est d'après cette maxime
Qu'on lit sur chaque tombeau
De ces saints
Libertins
» Ci-gît, sous cette épitaphe,
« Qui n'usa de la caraffe
» Que pour se laver les mains. »

Barré.

LA GRANDE

ET LA PETITE MESURE.

AIR : *A l'ombre d'un vert bocage.*

PHILIS est petite, mignonne ;
C'est ce qui m'invite à l'aimer ;
Jamais une grande personne
Ne saura si bien m'enflammer.
Le bon goût, qu'il faut toujours croire,
Me recommande chaque jour
La grande mesure pour boire,
Et la petite pour l'amour.

Une dame grande est altière,
Pleine d'orgueil et de hauteur ;
Elle regarde d'ordinaire
Chacun du haut de sa grandeur.
Pour nous épargner ce déboire,
Chers amis, prenez tour-à-tour
La grande mesure, etc.

Une gigantesque figure
N'est point du tout ce qu'il me faut :
Je suis de moyenne stature ,
Et ne puis atteindre bien haut;
Par ce motif il est notoire
Que je dois prendre tour-à-tour
La grande mesure , etc.

Souvent dans la tendre carrière
L'on voit broncher un corps trop grand;
La taille petite et légère
Fait le chemin en se jouant:
Daignez donc à la fin m'en croire ,
Et que chacun prenne à son tour
La grande mesure , etc.

Bien loin d'écouter l'inconstance ,
Tant que sur terre on me verra
Je penserai comme je pense ;
Jamais mon goût ne changera :
J'aurai toujours dans la mémoire
Ce que je conseille en ce jour ;
La grande mesure pour boire ,
Et la petite pour l'amour.

PANARD.

LE CELLIER.

ALLONS dans mon cellier, du Champagne et du Beaune
Goûter les doux appas :
Les plaisirs n'y sont point troublés par l'embarras,
Et le funeste ennui qui monte jusqu'au trône,
Dans les caveaux ne descend pas.

PANARD.

LA TREILLE.

QUE la treille aux amans offre un riant secours !
J'y veux mener souvent la belle que j'estime,
Son ombre cache nos amours,
Et son jus charmant les anime.

PANARD.

BONNE TABLE
ET BON VIN VIEUX.

Air : *Chantez, dansez, amusez-vous.*

Malgré les maux et les tourmens
Que dans la vieillesse on éprouve,
Elle a de certains agrémens,
Et voici comme je le prouve :
Bonne table et de bon vin vieux
Sont les plus doux présens des dieux.

Mon printems est bien loin de moi,
Et déjà mon été s'envole :
En faut-il pleurer ? non ma foi ;
Par ce refrain je me console :
Bonne table et de bon vin vieux
Sont les plus doux présens des cieux.

Contre le tems, prompt à passer,
C'est mal à propos que l'on boude ;

Quand la tête vient à baisser,
Pour boire on hausse mieux le coude.
Bonne table et de bon vin vieux
Sont les plus doux présens des cieux.

Mes chers amis, jusqu'au moment
Où nos yeux ne verront plus goutte,
Verre en main, voyons-nous souvent,
Et buvons la petite goutte.
Bonne table et de bon vin vieux
Sont les plus doux présens des cieux.

Que des dieux l'auguste pouvoir
Jusqu'à la fin de ma carrière
Me conserve un œil pour bien voir,
Une main pour porter mon verre.
Bonne table et de bon vin vieux
Sont les plus doux présens des dieux.

PANARD.

LA PETITE TABLE.

Air : *De la Croisée.*

Pour moi les mets ont peu d'appas,
Près des plus graves personnages ;
L'ennui qui naît des grands repas,
Date du banquet des sept sages :
Plus heureux le fils d'Apollon,
Qui partage l'ivresse aimable
D'Epicure et d'Anacréon,
A la petite table.

Lorsque, sous un feuillage verd,
Simple, et n'en étant que plus belle,
Vénus tient son petit couvert,
Seule avec son berger fidèle ;
Loin de la maman à leur tour,
Goûtant un charme inexprimable,
Les Grâces vont avec l'amour
A la petite table.

Un air symétrique et guindé,
Là, grace au Ciel, n'est plus de mise;
Un mot n'est jamais hasardé,
S'il est dicté par la franchise;
Dès que l'on rit, on n'est plus sot;
Dès qu'on est gai l'on est aimable.
Une folie est un bon mot,
A la petite table.

Dans le vin, pour noyer l'ennui,
Nos bons ayeux dînaient ensemble;
C'est pour disputer aujourd'hui,
Qu'à dîner chacun se rassemble:
On s'y déchire avec fureur;
La haine s'y montre implacable;
On ne trouve plus de candeur
Qu'à la petite table.

Les enfans sont toujours joyeux;
On rit, on parle leur langage;
On est de moitié dans leurs jeux,
On se rapproche de leur âge;
Malin, vif, espiègle, bruyant,
Agaçant brunette agréable,
Soi-même on redevient enfant,
A la petite table.

Voyez un jardinier prudent ;
Sans cesse il travaille, il arrose ;
Il prodigue au bouton naissant
Presqu'autant de soin qu'à la rose.
On ne saurait trop prévenir
L'instant au plaisir favorable ;
On cultive pour l'avenir
A la petite table.

LE PREVOT-D'IRAY.

LES LOIS DE LA TABLE.

Point de gêne dans un repas ;
Table fut-elle au mieux garnie,
Il faut pour m'offrir des appas
Que la contrainte en soit bannie.
Toutes les maisons où j'en voi
  Sont des lieux que j'évite :
Amis, je veux être chez moi
  Partout où l'on m'invite.

Quand on est sur le point d'honneur
Quel désagrément on éprouve !
Point de haut bout ; c'est une erreur
Il faut s'asseoir comme on se trouve ;
Surtout qu'un espace assez grand
  En liberté nous laisse :
Même auprès d'un objet charmant
  Comus défend la presse.

Fuyons un convive pressant
Dont les soins importuns nous choquent,

Et qui nous tue en nous versant
Des rasades qui nous suffoquent :
Je veux que chacun sur ce fait
Soit libre sans réserve ;
Qu'il soit son maître et son valet,
Qu'à son goût il se serve.

Tout ce qui ne plaît qu'aux regards
A l'utilité je l'immole ;
D'un buffet chargé de cent marcs
La montre me paraît frivole :
Je ris tout bas lorsque je vois
L'élégant édifice
D'un surtout qui pendant six mois
Rentre entier dans l'office.

Des mets joliment arrangés
Le compartiment méthodique,
Malgré les communs préjugés,
Me paraît sujet à critique.
A quoi cet optique est-il bon ?
Dites-moi, je vous prie,
Sert-on pour les yeux, et doit-on
Manger par symétrie ?

Se piquer d'être grand buveur
Est un abus que je déplore:
Fuyons ce titre peu flatteur;
C'est un honneur qui déshonore.
Quand on boit trop on s'assoupit
Et l'on tombe en délire:
Buvons pour avoir de l'esprit,
Et non pour le détruire.

Quand on devrait me censurer,
Je tiens, amis, pour véritable,
Que la raison doit mesurer
Les plaisirs même de la table.
Je veux quand le fruit est servi
Que chacun se réveille;
Mais il faut quelque ordre et voici
Celui que je conseille.

Dans les chansons, point d'aboyeurs,
Dans les transports, point de tumulte,
Dans les récits, point de longueurs,
Dans la critique, point d'insulte;
Vivacité sans jurement,
Liberté sans licence;
Dispute sans emportement,
Bons mots sans médisance.

PANARD.

LE CABARET.

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver?*

AUTREFOIS, plaisir et santé
Au cabaret tenaient séance;
Au cabaret, la vérité
Autrefois, donnait audience:
Le cabaret fut le vallon
Où le Permesse eut sa fontaine;
C'est au cabaret, qu'Apollon
Fit jaillir l'eau de l'Hypocrène.

Gloire à celui qui l'adopta!
Gloire aux mânes du bon Landelle, (1)
Qui bien reçut et bien traita
Des esprits la troupe immortelle!
Tout se détruit, tout doit cesser;
Mais sa mémoire est éternelle:
Sans s'arrêter, comment passer,
Devant la maison de Landelle?

(1) Traiteur.

Ah ! que Mignot (1) eut de regret
De ne pas ſaire une cuisine,
Que, souvent, Piron savourait
Avec l'émule de Racine!
Un jour l'histoire nommera
Le dieu qui mit de l'ambroisie
Dans le vin qui leur inspira
Zaïre et la *Métromanie.*

Chez Landelle, joyeux Gallet,
Tu rimas plus d'un vaudeville;
De par Collé, plus d'un couplet
Y fronda la cour et la ville:
De *l'Art d'aimer*, Gentil-Bernard
Y régala son auditoire:
« *Bravo*, lui dit le vieux Panard,
» Tu sais aimer, nous savons boire. »

Du Dieu qui mûrit le raisin,
Chez Landelle, dévôts apôtres,
Comme ils savaient, le verre en main,
S'électriser, les uns, les autres!
Quand le citoyen de Dijon (2)
Donnait l'essor à son génie,

---

(1) Mauvais cuisinier, cité par Boileau.
(2) Piron.

Jamais le pétillant bouchon
Ne partait qu'après la saillie.

Près de l'asile où, chaque jour,
Landelle attirait la pratique,
De nos beaux esprits, à son tour,
Procope emplissait sa boutique:
On venait les y visiter
De tous les endroits de l'Europe:
Peut-on passer sans s'arrêter,
Devant le Café de Procope?

C'était-là, qu'en dernier ressort,
On jugeait un nouvel ouvrage;
Qu'aujourd'hui, d'auteurs auraient tort
Devant pareil aréopage!
Si de Dieu qui fit et fait tout
Boindin (1) y niait la puissance,
De l'esprit des arts et du goût
Il y confessait l'existence.

DESFONTAINES.

(1) Fameux Athée.

LES PLAISIRS DU CABARET.

AIR : *Frère Pierre à la Cuisine*, ou *Vaudevi[lle] de Jean Monnet.*

J'aime le vin et la mine
D'un moderne Ramponneau ;
Mais je plains celui qui dîne
Chez quelque Midas nouveau :
Leur caquet
Au banquet
Tient Momus en léthargie ;
Pour une joyeuse orgie
Parlez-moi du cabaret ! (*ter*)

Collé, Piron en délire,
Quand Phébus les éclairait,
Couraient accorder leur lyre
En sablant du vin clairet :
Qui dirait,
Qui croirait
Qu'on vit sept fois la semaine
Ces gais soutiens de la scène
Chanceler au cabaret ! (*ter*)

Dans son étonnante verve
Le menuisier de Nevers
Unit Bacchus et Minerve
Sous un dais de pampres verds:
Il buvait,
Il chantait,
Et courut, ivre de gloire,
Dans le temple de Mémoire,
En sortant du cabaret. (*ter*)

Les Muses qui d'un bon drille
Aiment le ton décidé,
Avaient fait de la Courtille
Le Parnasse de Vadé.
Taconnet,
Qu'on connaît,
Dans la bachique assemblée,
Y fut proclamé d'emblée
L'Apollon du cabaret. (*ter*)

Avec orgueil on calcule
Les bienfaits du dieu du vin;
Les fameux exploits d'Hercule
Sont dûs au nectar divin:
Quel effet
Le vin fait!

Le buveur, amant des belles,
N'est jamais plus épris d'elles
Qu'en sortant du cabaret. (*ter*)

On boit sur la rive Maure,
Chez le Turc et le Chinois;
Du vin vieux on se restaure
Jusques chez les Iroquois:
Bien replet,
On se plaît
A boire en tous lieux du monde;
Et cette machine ronde
N'est qu'un vaste cabaret. (*ter.*)

C'est vainement que la Parque
Croit rabaisser notre ton;
Portons du vin dans la barque
Qui nous conduit chez Pluton:
Sans regret
Du trajet,
Grisons le dieu de l'Averne,
Et faisons de sa caverne
Notre dernier cabaret.

MOREAU.

GOGUETTE.

Air : *Venez vendanger avec nous.*

Nous qui voulons que, parmi nous,
La gaîté trouve des apôtres,
Effrontément, soyons jaloux
Du bonheur d'égayer les autres :
Çà, pour ne pas manquer en plein,
Le sujet que je guette,
Versez, amis, sûrs que le vin
Met l'esprit en goguette.

Parmi les ris, parmi les jeux,
Souvent, on voit briller Goguette,
Qui sans fard, pour charmer, comme eux,
N'a pas besoin d'être coquette :
Sous nos berceaux, par un beau jour,
Parcourez la guinguette,
Vous verrez Bacchus et l'Amour,
Tour-à-tour en goguette.

C'est envain que nos grands esprits
De ce mot ont proscrit l'usage ;

Jean Lafontaine, en ses écrits,
Nous le rappelle à chaque page;
Et Molière eut si peu d'égard
Pour la loi qu'ils ont faite,
Que nul n'a mis avec tant d'art
La morale en goguette.

J'ai vu bien long-tems avant vous,
Jeunes garçons et jeunes filles
Trouver leurs plaisirs les plus doux,
Dans ceux qu'ils goûtaient en famille;
La maison du papa, pour eux
Valait bien la guinguette;
Et là, jusqu'aux petits neveux,
Tout était en goguette.

Par la romance, au ton plaintif,
Damon croit attendrir une ame;
Grégoire, amoureux moins craintif,
Le verre en main dépeint sa flamme.
Déjà guidé par un plaisir,
Jusqu'à celui qu'il guette,
Quand Damon n'en est qu'au desir;
Grégoire est en goguette.

Nos fiers chansonniers du Caveau,
Ligués entre eux contre le drame,

Pour fronder ce bâtard nouveau,
Souvent aiguisaient l'épigramme:
Mordait-elle trop ſaiblement,
Ils sifflaient la pauvrette
Et ſorcaient le ressentiment
De se mettre en goguette.

Jacques, pour boire au cabaret,
Dit qu'il va faire une pratique;
Sa ſemme, à Jean, voisin discret,
Dit: « Viens-t-en boire à la boutique. »
Jacques revient; il reste coi:
« Conviens, lui dit Jacquette,
» Qu'il est doux, en rentrant chez soi
» D'y voir tout-en goguette ! »

Tout plaisir doit connaître un frein:
L'ivresse offense la nature;
L'on sent bien mieux le prix du vin,
Quand la gaîté nous la mesure:
Margot, en versant le coco,
A Pierre, qui la guette,
Fait, quand il s'en verse à gogo,
Qu'il n'est plus en goguette.

Goguette, en nous prêtant des traits,
Qui chassent la mélancolie,

Jamais n'approche de trop près,
De l'ivresse et de la ſolie;
Et je sais plus d'une beauté
Qui l'implore en cachette,
Pour forcer la timidité
De se mettre en goguette.

La critique a les yeux d'Argus;
Pour juger tout, c'est peu, je pense:
Qui chante l'amour et Bacchus,
Les intéresse à sa déſense;
Et si, pour nous voir de plus près,
Elle prend sa lorgnette,
Tenons ici les plaisirs prêts
A la mettre en goguette.

LAUJON

ORGIE.

AIR *connu.*

FAISONS bonne vie
Buvons sans chagrin :
Nous avons du meilleur vin ;
Plus d'une Silvie ,
Le verre à la main (*bis*).

Buvons à nous quatre
Chacun quatre coups,
Et si quelqu'un d'entre nous
En voulait rabattre ,
Cassons lui le cou (*bis*).

TESTAMENT.

Si je meurs à force de boire ,
Je prétends que mon corps soit mis dans un tonneau,
Et que ces mots gravés apprennent mon histoire :
Ci-gît qui creusa son tombeau.

BON VIN ET FILLETTE.

AIR : *Ma Tante Urlurette.*

L'AMOUR, l'amitié, le vin,
Vont égayer ce festin :
Nargue de toute étiquette ;
Turlurette, turlurette,
Bon vin et fillette.

Sur un trône est-on heureux ?
On ne peut s'y placer deux.
Mais vive table, et couchette :
Turlurette, etc.

Que dans l'or mangent les grands ;
Il ne faut à deux amans
Qu'un seul verre, qu'une assiette :
Turlurette, etc.

N'ayons de laurier, ni d'or,
Mais que nous puissions encor
Chanter dans cette chambrette
Turlurette, turlurette,
Bon vin et fillette.

BÉRENGER.

LE PETIT MOT POUR RIRE.

AIR *connu.*

LA bonne chère et le bon vin,
Premier éloge d'un festin,
Sont bien faits pour séduire;
Mais ce n'est rien qu'un grand repas
Si la gaîté n'y règne pas:
Disons le mot,
Chantons le mot,
Le petit mot pour rire.

Il faut aimer sincèrement,
S'en faire un doux amusement,
Et jamais un martyre;
Un peu d'amour nous rend joyeux;
Extrême, il nous rend ennuyeux.
Disons le mot, etc.

Donnons à nos amis absens
Moins de défauts que de talens,
Pas un trait de satyre.
Ayons le sel de la gaîté,
Et jamais de méchanceté.
Disons le mot, etc.

Le vin ranime les propos ;
Il est le père des bons mots :
  Sans chercher à les dire,
Buvons ; peut-être en dirons-nous :
Voisin, ils sont fréquens chez vous.
    Disons le mot, etc.

Dans ce séjour délicieux,
Image de celui des dieux,
  Le plaisir nous attire.
Enchaînons-le de tout côté...
Non, laissons-lui la liberté.
    Disons le mot, etc.

ENCORE LE MOT POUR RIRE.

VERSONS, versons à grands flots
Le doux jus de la treille;
On ne trouve les bons mots
Qu'au fond de la bouteille.
Dans tout festin
C'est le bon vin,
Chers amis, qui fait dire
Le petit mot pour rire.

Bacchus, il n'est sous ta loi
Préjugé qu'on ne brave:
Sous ton empire on est roi;
Tout autre rend esclave.
Quand sa liqueur
Charme le cœur,
Le plus discret sait dire
Le petit mot pour rire.

Est-ce au faîte des grandeurs
Qu'on trouve l'allégresse?
Les dignités, les honneurs

Enfantent la tristesse :
Le rang, le bien
Ne me font rien,
S'ils empêchent de dire
Le petit mot pour rire.

La gaîté que nos ayeux
Faisaient briller à table,
Aux biens les plus précieux
Me semble préférable.
Comme ils chantaient!
Comme ils buvaient!
Comme ils aimaient à dire
Le petit mot pour rire!

Chez nous tu vins tout changer,
Funeste anglomanie :
L'enjouement est étranger
Dans ma triste patrie.
Par tout l'ennui
Règne aujourd'hui,
Et l'on n'ose plus dire
Le petit mot pour rire.

Notre hôte, peu curieux
De se mettre à la mode

S'en tient, et fait beaucoup mieux,
A l'ancienne méthode :
Tout son plaisir
Est qu'à loisir
Chez lui l'on puisse dire
Le petit mot pour rire.

LA JOIE.

AIR : *Maître d'un joli Jardinet.*

VIVE la liqueur du tonneau,
Nargue de l'eau
D'Hypocrène !
Au diable soit maître Apollon,
Son vallon
Et sa fontaine
Ivre du divin
Vin,
L'heureux délire !
Qu'on forme de touchans
Chants
Quand il inspire !

LATTAIGNANT.

LE DESSERT.

Air : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Disparaissez, on vous l'ordonne,
Rotis pompeux, fins entremets !
Ici, Bacchus, Flore et Pomone,
Doivent seuls règner désormais :
On rit, on babille,
Le cœur est ouvert;
Et la gaîté brille
Au moment du *Dessert.*

Voyez, quand un dîner commence,
Souvent, on ne se connaît pas;
Mais sans peine on fait connaissance ;
Et quand vient la fin du repas,
On rit, on babille,
Le cœur est ouvert ;
On est en famille,
Au moment du *Dessert.*

A raisonner chacun s'applique,
Tous ensemble, et non tour-à-tour;
Tout haut, on parle politique,
Et, tout bas, on parle d'amour.
On rit, on babille,
Le cœur est ouvert;
Et la gaîté brille
Au moment du *Dessert*.

C'est du Champagne qu'on apporte,
Chacun va dire sa chanson;
On chante juste, ou faux, n'importe....
Le plaisir est à l'unisson;
On rit, on babille,
Le cœur est ouvert;
Et la gaîté brille
Au moment du *Dessert*.

Voyez cette jeune innocente
Buvant de l'eau, ne disant mot;
A ce vin amoureux, qui tente,
Elle cède, en boit, et bientôt
Elle rit, babille,
Son cœur est ouvert;
Et sa gaîté brille
Au moment du *Dessert*.

Etrangère à la gourmandise,
Indifférente aux grands repas,
Lise d'un peu de friandise,
En secret, ne se défend pas :
Elle rit, babille,
Son cœur est ouvert ;
Et sa gaîté brille
Au moment du *Dessert*.

Dans un amoureux tête-à-tête,
Que cet instant est précieux !
Ah ! quelle ivresse, ah ! quelle fête !
Qu'avec joie, en attendant mieux,
On rit, on babille,
Le cœur et ouvert
Et la gaîté brille
Au moment du *Dessert*.

Nous qu'un joyeux délire excite,
Et dont Momus dicte les chants,
Mes bons amis, dînons bien vîte ;
Mais, au *Dessert*, restons long-tems.
On rit, on babille,
Le cœur est ouvert ;
Et la gaîté brille
Au moment du *Dessert*.

RADET.

LE CARILLON BACHIQUE.

Air : *et zig et zig, et zig et zog, et fric et fric, et froc.*

(*Tous les convives doivent trinquer par mesure à chaque refrein.*)

Et tic, et tic, et tic, et toc, et tic, et tic, et toc;
De ce charmant tintin,
Vive le son argentin (*bis*).
De la harpe enchanteresse,
Du clavier qu'une main presse
Le charme entraîne et séduit;
Mais, chers convives, je nie
Qu'il existe une harmonie
Plus touchante que ce bruit:
Et tic, et tic, et tic, etc.

Le premier buveur d'eau claire
Qui tira des sons du verre,
Contre Bacchus forniqua;
Et pour moi qui ne m'éveille
Qu'aux glous glous de la bouteille,
Voici mon harmonica :
Et tic, et tic, et tic, etc.

C'est à tort que de sa lyre
Orphée exerça l'empire
Pour séduire Lucifer ;
Ce seul bruit, rempli de charmes
Eût attendri jusqu'aux larmes
Tous les diables de l'Enfer.
Et tic, et tic, et tic, etc.

D'une syrène à la mode
Qu'on admire la méthode,
L'art et le goût infinis ;
De deux verres en cadence
L'admirable discordance
Vaut trente *Catalinis*.
Et tic, et tic, et tic, etc.

Du très-haut les saints ministres
Avec leurs cloches sinistres
Effarouchent les mortels :
Mais si l'heure des prières
S'annonçait au bruit des verres
Quelle affluence aux autels !
Et tic, et tic, et tic, etc.

Combien je t'aime, ô fougère !
Lorsque discrète et légère
Tu sers de trône aux plaisirs,
Ou quand, fragile et sonore,

Par le jus qui te colore
Tu ranimes nos desirs !
Et tic, et tic, et tic, etc.

Au choc redoublé du verre,
Le vieillard, au front sévère,
Se déride, reverdit...
Et la belle qu'on adore
Paraît plus piquante encore
Quand avec elle on a dit :
Et tic, et tic, et tic, etc.

La peste soit du bélitre
Qui le premier de la vître
Fonda le maudit abus !...
Il nous ôte par fenêtre
Trente verres, que peut-être
Aujourd'hui nous aurions bus :
Et tic, et tic, et tic, etc.

Vingt juifs, que le diable emporte,
Sont consignés à ma porte,
Peut-être à la vôtre aussi...
Mais morbleu !... je me résigne,
Et leverai la consigne
Dès qu'ils sonneront ainsi :
Et tic, et tic, et tic, etc.

O vous, poissons, volatiles,
Quadrupèdes, et reptiles,
Combien vous devez pester !....
Quand le hasard vous rassemble,
Vous avez beau boire ensemble,
Vous ne pouvez pas tinter,
Et tic, et tic, et tic, etc.

Gloire au soldat intrépide
Qu'à l'honneur le tambour guide !
Mais je n'en suis pas jaloux :
Rantanplan répand l'alarme ;
Tic, tic, toc a plus de charme :
Or, mes amis chantons tous :
Et tic et tic, et tic, et toc, et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin, etc. (*bis*)

DÉSAUGIERS.

CHANTER POUR BOIRE.

De Bacchus célébrons la gloire,
Et ne chantons le vin que pour mieux le goûter;
Nous ne buvons pas pour chanter,
Mes amis, nous chantons pour boire.
Une chanson à table n'a d'appas
Que par la soif qu'elle réveille.
Bacchus ne veut dans un repas
Ni de roulades, ni d'éclats
Qu'en faveur du gosier et non pas de l'oreille.

PONTEAU.

LE NOUVEAU NARCISSE.

Je suis un Narcisse nouveau
Qui s'aime et qui s'admire;
Dans le bon vin et non dans l'eau
Je m'observe et me mire;
Et quand je vois le coloris
Qu'il donne à mon visage,
Aussitôt, de moi-même épris,
J'avale mon image.

PANNARD.

LE COUP DU DÉPART.

IMPROMPTU.

Air : *De la Pipe de tabac.*

Malgré Neptune et sa furie,
Amis, puisqu'il faut de nouveau
Par mer gagner notre patrie,
Le verre en main, montons sur l'eau;
Et ne versons point goutte à goutte;
Pour mieux corriger le destin,
Il a mis tant d'eau sur la route,
Qu'on n'y peut mêler trop de vin.

J'y vois d'ailleurs un avantage
Que je vais vous dire entre nous:
Chacun sait que le vin surnage;
L'eau, plus lourde, reste dessous.
Si par l'effet d'une tempête,
Notre plancher faisait faux-bond,
Le vin nous haussera la tête
Et nous n'irons jamais à fond.

Maurice Seguier.

LA SORTIE DE TABLE.

Air : *de la Fronde.*

Avant que de sortir de table
Chantons la dernière chanson,
Et qu'un concert moins agréable
Fasse gémir cette maison!
S'attrister, c'est vanter la gloire
De l'hôte qui nous a fait boire
D'un nectar plus délicieux
Que celui qu'on boit dans les cieux.

Il faut sur un ton lamentable
Nous faire de cruels adieux;
Ah! quand je dois quitter la table,
Les larmes m'en viennent aux yeux.
Adieu, charmant vin de Champagne,
Adieu, vrai pays de Cocagne,
Adieu plaisirs, adieu repos,
Adieu les verres et les pots.

TOUT TOURNE.

AIR : *Du Ballet des Pierrots.*

QUAND on a bu la tête tourne,
A jeun, la tête tourne aussi;
A tout mortel la tête tourne,
Le sage nous le dit ainsi.
Et moi, quand la tête me tourne,
Sans m'en inquiéter je dis;
Heureux dont la tête ne tourne
Qu'à table, au sein de ses amis.

Qu'entre nous la bouteille tourne,
Et nous ennivre à coups égaux;
Qu'à la ronde son beau feu tourne,
Tourne et retourne nos cerveaux;
Puisque le meilleur esprit tourne,
A jeun même, tout de travers,
Peut-on, si le vin le retourne,
Craindre qu'il soit pis à l'envers!

Ce courtisan, dont l'esprit tourne,
Paraîtra sincère aux plus fins;

En vous carressant, il vous tourne,
Il vous fait aller à ses fins.
De sang-froid même son cœur tourne,
Son cœur tourne tout de travers;
Peut-on, si le vin le retourne,
Craindre qu'il soit pis à l'envers.

Près de Philis la tête tourne,
Que je suis las de sa rigueur!
Grand dieu du vin, qui les cœurs tourne,
Ennivre-là de ta liqueur.
Elle en prend.... déjà son œil tourne,
Il tourne presque vers le mien!
Au vin, pour peu qu'elle retourne,
L'affaire va tourner à bien.

LE BON VIEUX TEMS.

AIR : *Un Chanoine de l'Auxerrois.*

JADIS, à table entre les pots,
Roulaient et couplets et bons mots ;
Cette joie est bannie :
Le bon air, hélas! dans Paris,
Déclare roturiers les ris ;
Décemment on s'ennuie.
Gens qui se disent du bon ton
Ne veulent plus qu'on chante : zon !
Eh! bon, bon, bon !
Que le vin est bon
Il console la vie.

De Momus joyeux favori,
Qui chez Michau mène Henri,
Les fait trinquer à table,
Crois-tu que ce fameux héros,
Par sa bonté, par ses propos
A jamais adorable,
Serait aujourd'hui du bon ton,

Lui qui simplement grand et bon
    Chanterait zon,
  Que le vin est bon !
  Près d'un objet aimable.

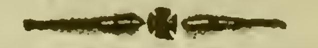
Devant l'italique frédon
A fui la bachique chanson
  Et le gai vaudeville ;
Tout d'un tems a fui loyauté ;
Plutus est le seul dieu fêté
  A la cour, à la ville :
Et dans nos meilleures maisons,
Gens bariolés de cordons,
    Disent tout haut :
  C'est de l'or qu'il faut,
  L'honneur est inutile.

Mon cher Collé, mon vieil ami,
Toi qui si long-tems as gémi
  Du triste goût moderne ;
Qu'à l'anglaise des furieux
Descendent, en bravant les cieux ;
    Aux gouffres de l'Averne !
Mais nous, des roses du printems
Couronnons l'hiver de nos ans,
    Et si jamais,

Nous mourrons exprès,
Consentons qu'on nous berne.

Malgré le siècle où nous vivons,
Osons donner pour compagnons
Les ris à la vieillesse:
A l'exemple d'Anacréon,
Il faut, dans l'arrière-saison,
Egayer la sagesse;
Et souvent, le verre à la main,
Dire à Philis... objet divin,
Verse tout plein,
Beaux yeux et bon vin
Rappellent la jeunesse.

SAURIN.



LES REPAS D'AUJOURD'HUI.

AIR *connu.*

On ne rit plus, on ne boit guère,
On ne vaut rien dans un repas :
Petits propos, petite chère;
Dieux! quels esprits! quels estomacs!
Petits vins dans petits verres;
Petits mets dans de petits plats.
Tout est joli,
Tout est fini
Mais si petit,
Si petit, si petit!
Ah! c'est un vrai ton de misère,
Que de montrer de l'appétit.

Petit plumet, petite lame,
Tout est petit dans nos guerriers;
Petit robin, petite femme,
Petit duc, petits financiers,
Petits abbés aux épigrammes,
Tous est petit dans nos soupers :
Petit buveur,
Petit chanteur,
Petit rimeur
Et conteurs
De fadeurs;

Tous ces petits, croyez mesdames,
Sont toujours de mauvais payeurs.

Grosse santé, gros ton, gros rire
Qui pétillait dans de gros yeux;
Grosse gaîté, grosse satyre,
Gros vaudeville au ton joyeux;
Oui, tout, jusqu'à l'art de médire,
Tout était gros chez nos ayeux;
Grosses mamans,
De gros enfans,
Maris joyeux,
Vigoureux;
Tems heureux!
Revenons-y, j'ose prédire,
Que chacun s'en trouvera mieux.

BACCHUS.

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse.*

J'AI de l'amour brisé les chaînes,
J'ai dédaigné l'or de Plutus;
Sans argent, sans belle et sans peines,
Je n'aime rien, rien que Bacchus.
Bacchus nous rassemble,
N'ayons qu'un refrain;
Répétons ensemble:
Vive le vin !

Bacchus inspire la franchise,
Bacchus inspire la gaîté;
Sur la cave, on lit pour devise,
Esprit, courage et vérité.
Bacchus, etc.

Bacchus nous charme, lorsqu'à table,
Il fait et chante la chanson;
Mais il est cent fois plus aimable,
Quand il fait taire la raison.
Bacchus, etc.

Si chez les sages de la Grèce,
Bacchus accepta son couvert,
C'est qu'il savait que la sagesse
Ne resterait pas au dessert.
Bacchus, etc.

Bacchus, à l'ombre de sa treille,
En sait plus long que tous les dieux;
C'est lui qui, le mieux, nous réveille,
Lui, qui nous fait dormir le mieux.
Bacchus, etc.

Si Bacchus trompa quelque fille,
S'il aveugla quelques papas,
Ce sont des secrets de famille
Que Noé ne vous dira pas.
Bacchus, etc.

A l'envi, les arts font merveille,
Pour amuser le genre humain:
Quand feront-ils une bouteille
Qui soit sans fond, comme sans fin?
Bacchus, etc.

Mes chers amis, après la vôtre,
A quelle santé boirons-nous?
Parbleu! ne buvons qu'à la nôtre,
J'en aurai ma part comme vous.
Bacchus, etc.

Vîte et tôt ! la soif me tourmente,
Ma Muse rimera demain :
Le moment où le buveur chante,
Est perdu pour le dieu du vin.
Bacchus nous rassemble,
N'ayons qu'un refrain,
Répétons ensemble :
Vive le vin !

DESFONTAINES.

BACCHUS.

HISTOIRE SUISSE.

AIR : *Lampons, Lampons.*

POUR Séméle et Jupiter
Bacchus fut un fruit amer,
Car Séméle en avorta,
Et Jupiter le porta
Pendant neuf mois dans sa cuisse,
Puis fût s'accoucher en Suisse.
Chantons, chantons
Le dieu des treize cantons.

De Suisse en Franche-Comté,
Dans son dix-huitième été,
D'abord ce Dieu s'en alla :
Mais il n'en resta pas là ;
Il s'en fut dans la Bourgogne
Faire de bonne besogne,
Chantons, etc.

En faveur des Allemands
Il eût quelques bons momens ;
Le jour qu'il fut le plus gai ,
Il fit le vin de Tokai ;
De loin, maudissant la Brie ,
Il bénissait la Hongrie.
Chantons , etc.

Sur ce père des buveurs
Vénus versa ses faveurs ;
Un jour cet amant divin ,
Qui mêlait l'amour au vin ,
Sur le revers d'une tonne
Perça le cœur d'Erigone.
Chantons , etc.

Pour les femmes de sa cour,
Plus fort qu'Hercule en amour ,
C'est en Suisse qu'il apprit
A se contenter l'esprit;
Dans l'Inde , avec Ariane ,
Il fût tendre..... comme un âne.
Chantons , etc.

Dans une orgie, un beau soir ,
Il montra bien son savoir :

L'on dit.... l'on fit plus, on crût
Qu'en une nuit seule il eût
Les façons les plus entrantes
Avec trente-trois Bacchantes.
Chantons, chantons
Le dieu des treize cantons.

COLLÉ.



LA PUISSANCE DE BACCHUS.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Bacchus, contre moi tout conspire,
Viens me consoler de mes maux ;
Je vois, au mépris de ma lyre,
Couronner d'indignes rivaux.

Tout me rend la vie importune ;
Une volage me trahit;
J'eûs peu de bien de la fortune,
L'injustice me le ravit.

Mon plus cher ami m'abandonne,
En vain j'implore son secours;
Et la calomnie empoisonne
Le reste de mes tristes jours.

Bacchus, viens me verser à boire;
Encor... bon... je suis soulagé.
Chaque coup m'ôte la mémoire
Des maux qui m'avaient affligé.

Verse encor... je vois l'allégresse
Nager sur ce jus précieux.
Donne ; redouble.... ô douce ivresse !
J'ai plus de plaisir que les dieux.

Lamotte.

LE CULTE DE BACCHUS.

Air : *de Venier.*

Sans boire, en vain nous prétendons
Plaire au dieu des vendanges ;
Ce n'est qu'en usant de ses dons
Qu'on chante ses louanges ;
Parmi tous les dieux
Qui mérite mieux,
Amis, qu'on le révère ?
L'aimable Bacchus
Fait par son doux jus
Le bonheur de la terre.

Veut-on oublier de ses maux
L'importune mémoire,
Ce ne sont pas les tristes eaux
Du Léthé qu'il faut boire ;
Loin de nous guérir
L'eau ne fait qu'aigrir
Le mal qui nous obsède.
Aimable Bacchus !
Dans ton divin jus
Est un plus sûr remède.

Desirez-vous, par vos chansons,
Mériter que la gloire
Aime à graver un jour vos noms
Au temple de Mémoire,
Ponr les composer
N'allez pas puiser
Dans la docte fontaine :
L'aimable Bacchus
Par son divin jus
Fait plus que l'Hypocrène.

Ariane avait fait serment
De n'aimer de la vie,
Lorsque par son perfide amant
Sa flame fut trahie ;
D'amour tous les traits
Ne purent jamais
Vaincre son cœur rébelle....
Tu parais, Bacchus !
Et ton divin jus
Te soumet cette belle.

Voyez Anacréon assis
A l'ombre d'une treille,
Chanter parmi les jeux, les ris,
Glicère et sa bouteille :

L'hiver de ses ans
A les agrémens
Dont brille la jeunesse....
Pour qui boit, Bacchus,
De ton divin jus,
Il n'est pas de vieillesse.

Le soldat, dont cette liqueur
Echauffe le courage,
Cherche à signaler son ardeur
En volant au carnage :
Aussi, nos guerriers
De tous leurs lauriers
Lui rapportent la gloire ;
Aimable Bacchus,
A ton divin jus
Ils doivent la victoire.

Au bonheur que l'on goûte aux cieux
Ne portons point envie :
N'avons-nous pas, comme les dieux,
Aussi notre ambroisie ?
Oui, cette liqueur
Procure un bonheur

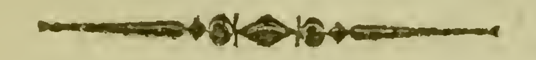
Que jamais rien n'altère :
Aimable Bacchus,
Par ton divin jus,
Le Ciel est sur la terre.

PATIN.

LA PRETRESSE DE BACCHUS.

LA maîtresse du cabaret
Se devine sans qu'on la peigne ;
Le dieu d'amour est son portrait,
La jeune Hèbé lui sert d'enseigne :
Bacchus, assis sur son tonneau,
La prend pour la fille de l'onde ;
Même en ne versant que de l'eau,
Elle a l'art d'énnivrer son monde.

DE BERNIS.



LE MINISTRE DE BACCHUS.

RONDE DE TABLE.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Messieurs, chantez tous, avec moi,
Celui qui donne ici la loi ;
Quand il sert de ce jus d'automne,
Son plaisir dans ses yeux se voit ;
Il est charmé quand il en donne :
Il est charmant quand il en boit.

Quand il sable un nectar si doux,
Et qu'il nous en fait boire à tous,
A ce plaisir il s'abandonne ;
Il en fait prendre, il en reçoit :
Il est charmé, etc.

Il verse de la même main
Ses bienfaits, ainsi que son vin ;
Et sa bonté tendre assaisonne
Les biens, le vin qu'on en reçoit :
Il est charmé, etc.

Aux plaisirs de la table il joint
Ceux dont je fais mon second point;
Au cœur d'une jeune personne
Par ce nectar il va tout droit.
Il est charmé, etc.

Par un salut universel,
Célébrons cet heureux mortel;
De nous en tout tems qu'il reçoive
Le joyeux tribut qu'on lui doit.
Il est charmé que l'on en boive.
Il est charmant quand il en boit.

COLLÉ.

HONNEUR A BACCHUS.

Air : *Que ne suis-je la fougère.*

De tous les dieux que la fable
A mis dans son Panthéon,
Il n'en est qu'un véritable
Qui soit digne de ce nom:
C'est Bacchus que je veux dire,
Car des autres immortels
Je crois qu'un buveur peut rire
Jusqu'au pied de leurs autels.

RAPPEL A BACCHUS.

Air : *Aimons, aimons ; tout nous y convie.*

Avez-vous peur de tomber par terre?
Que faites-vous malheureux?
Bacchus, le plus grand des dieux
Défend de quitter le verre.
Revenez, faibles buveurs;
On punit les déserteurs
A table comme à la guerre.

Fleury.

OFFRANDE A BACCHUS.

Amis, courrons offrir, sous la riante treille,
Notre encens à la volupté!
Bacchus a mis pour nous, au fond de la bouteille
Le plaisir et la vérité.

La vigne, si j'en crois un sage de la Grèce,
Porte trois raisins inégaux :
Du premier naît la joie, et du second l'ivresse;
Du dernier naissent tous les maux.

Mais l'épreuve dément des sentences si vaines,
L'espérance naît du premier;
Du second, plus puissant, naît l'oubli de nos peines;
Tous les biens naissent du dernier.

Bacchus, avec son thyrse, écarte de la table
Les noirs soucis et les travaux:
Nous boirons à longs traits, avec son jus aimable;
L'oubli précieux de nos maux.

Bannissons la raison; que l'ivresse plus sage
Amène les jeux et les ris;
Peut-on de la raison faire un meilleur usage,
Que d'y renoncer à ce prix?

LAMOTTE.

BACCHUS ET L'AMOUR.

Air : *Du Confitéor.*

J'aime Bacchus, j'aime Nanon :
Tous deux partagent ma tendresse;
Tous deux ont troublé ma raison
Par une aimable et douce ivresse.
Ah ! qu'elle est belle ! ah ! qu'il est bon !
C'est le refrain de ma chanson.

Quand le vin coule dans mon cœur,
Et que ma mignonne est présente,
Je ressens une vive ardeur
Et dans un doux transport je chante:
Ah ! qu'elle est belle ! etc.

Nanette, en me brûlant d'amour
Me rend le vin plus agréable;
Le vin par un juste retour,
La rend à mes yeux plus aimable.
Ah ! qu'elle est belle ! etc.

En partageant ainsi mes vœux,
Mon cœur en est plus à son aise;
Quand il me manque l'un des deux,
L'autre me soulage et m'appaise.
Ah ! qu'elle est belle! etc.

De Nanon si j'avais le cœur,
Lui seul pourrait me satisfaire;
Mais ses refus ou sa rigueur
Me rendent le vin nécessaire.
Ah ! qu'elle est belle, etc.

Des maux qu'elle me fait souffrir
C'est ce nectar qui me délivre :
Vingt fois elle m'a fait mourir;
Vingt fois Bacchus m'a fait revivre.
Ah ! qu'elle est belle ! etc.

De Nanon regardez les yeux,
Et goûtez bien ce doux breuvage;
Quand vous les connaîtrez tous deux,
Amis, vous tiendrez ce langage :
Ah ! qu'elle est belle ! etc.

PANARD.

BACCHUS PRÉFÉRÉ A L'AMOUR.

AIR : *De l'Hymne des Marseillais.*

APPORTEZ vîte une bouteille ;
Je prétends la boire en ce jour,
Et que le doux jus de la treille
Fasse oublier le traître amour.
Chassons ce dieu de nos ruelles,
Bacchus nous offre une liqueur
Qui vaut mieux que la feinte ardeur
De tous nos bergers infidèles.
Craignons de ces trompeurs le perfide souris :
Buvons, buvons,
Qu'un doux nectar dissipe nos soucis (*bis.*)

L'amour nous met en esclavage,
Ce despote fait peu d'heureux,
Bacchus, au contraire, à tout âge,
Nous rend l'esprit content, joyeux.
Abjurons toute la tendresse,

Elle est le vrai tourment du cœur;
Mais du vin la fine saveur
Charme et ne donne qu'allégresse.
La vigne est préférable aux myrtes, aux rosiers.
Buvons, buvons,
Qu'un doux nectar arrose nos gosiers! (*bis*)

NOUVEAU TRIOMPHE DE BACCHUS.

AIR: *Ce Mouchoir belle Raimonde.*

L'AUTRE jour, sous une treille,
Tenant Babet dans ses bras,
Grégoire voit la bouteille
Qu'on destinait au repas.
Faut-il aimer? faut-il boire?
L'un et l'autre a des attraits:
Buvons! s'écria Grégoire,
Nous ferons l'amour après.

LABLÉE.

LA RAISON
ENNIVRÉE PAR L'AMOUR.

AIR : *Jupiter prête-moi ta foudre.*

LA raison sous une treille
Vit un jour l'enfant aîlé,
Qui, de sa coupe vermeille,
Choquait la coupe d'Eglé.

« Mes enfans, craignez, dit-elle,
» Craignez les dons de Bacchus :
» Par sa liqueur infidelle
» Bientôt vous seriez vaincus. »

» Ma bonne, répond l'espiègle,
» Vous parlez bien ; grand merci :
» Vous serez toujours ma règle ;
» Mais buvez un coup aussi. »

En vain la grondeuse élude,
Amour la presse en riant,
Et d'étourdir une prude
Bacchus est impatient.

La Raison prenant un verre
Plein du nectar ennemi,
De si près lui fait la guerre,
Qu'elle le vide à demi.

Dans sa docte véhémence
Contre un jus pernicieux,
Elle achève et recommence,
Trouvant qu'elle en parlait mieux.

Grace au breuvage perfide,
La Raison toujours parlant,
Heureuse qu'amour la guide,
S'en retourne en chancelant.

LEBRUN.

LES ROIS.

AIR : *Tu croyais en aimant Colette.*

La plus aimable confrairie,
C'est celle de l'Amphitrion ;
Ce sont tous rois sans tyrannie,
Tous sujets sans sédition.

Le sort tour-à-tour nous couronne,
Et nous donne une autorité
Que sans faiblesse on abandonne
Comme on en jouit sans fierté.

Ainsi que le tems, le vin coule,
Du meilleur pour nous on fait choix,
Et c'est-là la divine ampoule
Qui sert au sacre de nos rois.

Tous nos jours sont des jours de fêtes,
La paix règne dans ce séjour;
Nous n'entreprenons de conquêtes
Que sous les drapeaux de l'amour.

Jamais l'intérêt ne nous brouille;
Bacchus sait nous accorder tous:
Quand le sceptre tombe en quenouille,
L'empire n'en est que plus doux.

Nous ne nous embarrassons guères
De tout ce que font les absens;
Et des affaires étrangères
On ne tient pas bureau céans.

Ce que l'on dit dans notre empire
Ne saurait être répété;
On commettrait, en l'osant dire,
Crime de lèze-majesté.

Aux vrais rois sans porter envie,
Amis, buvons, chantons, rions;
Ils voudraient bien mener la vie
Que mènent nos Amphitrions.

Vous régnez avec moi, ma belle,
Partagez des honneurs trop courts:
Si ma couronne était réelle,
Vous seriez reine pour toujours.

L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT.

LE PLAISIR DES ROIS,

ET LE ROI DES PLAISIRS.

AIR *connu.*

Sous des lambris où l'or éclate,
Fouler la pourpre et l'écarlate,
Sur un trône dicter des lois,
  C'est le plaisir des rois :
Sur la fougère et sur l'herbette,
Lire dans les yeux de Lisette
Qu'elle est sensible à nos soupirs,
  C'est le roi des plaisirs.

Quelque part où l'on se transporte,
Etre entouré d'une cohorte,
Voir des curieux jusqu'aux toits;
  C'est le plaisir des rois :
Quand on voyage avec Silvie,
N'avoir pour toute compagnie
Que les amours et les zéphirs,
  C'est le roi des plaisirs.

Agir et commander en maître,
Avec la poudre et le salpêtre,
Fortement appuyer ses droits,
  C'est le plaisir des rois :
Quand le tendre enfant nous couronne,
Tenir du cœur ce qu'on nous donne,
Et ne rien devoir qu'aux soupirs,
  C'est le roi des plaisirs.

Des plus beaux bijoux de l'Asie
Parer une beauté chérie,
En charger sa tête et ses doigts,
  C'est le vrai plaisir des rois:
Voir une petite fleurette
Toucher plus le cœur de Nanette
Que perles, rubis et saphirs,
  C'est le roi des plaisirs.

Avec une meute bruyante
Remplir les forêts d'épouvante,
Réduire des cerfs aux abois,
  C'est le plaisir des rois :
Avec une troupe choisie
Chasser, à grands coups d'ambroisie,
La douleur et ses vains soupirs,
  C'est le roi des plaisirs.

Donner, dans une grande fête,
Des concerts à rompre la tête,
Où l'on entend mugir cent voix,
C'est le plaisir des rois;
Dans un petit repas tranquille
Par quelque gentil vaudeville
Du cœur exprimer les desirs,
C'est le roi des plaisirs.

PANARD.

LE BON SYSTÉME.

Je suis Epicure
Qui dit; du plaisir
Jouir,
C'est de la nature
Combler le desir.
Ce systême aimable
Toujours me conduit,
Sans bruit
Du lit à la table,
De la table au lit.

DUVERNY, *chanteur aveuglé.*

AIMER ET BOIRE.

VIVE le vin, vive l'amour,
Amant et buveur tour-à-tour
Je nargue la mélancolie;
Jamais les peines de la vie
Ne m'ont causé quelques soupirs:
Avec l'amour je les change en plaisirs,
Avec le vin je les oublie.

SEDAINE.

BOIRE ET DORMIR.

Air : *à vos genoux, ô ma belle Eugénie.*

A tous les maux qu'ici bas l'on endure
Sommeil paisible est un baume divin;
Boire et dormir, voilà je vous assure
Les plus grands biens du pauvre genre humain.

Si regrettant une amante parjure,
A votre cœur la raison parle en vain,
Buvez, amis, dormez sur la blessure;
On est guéri du soir au lendemain.

L'homme murmure au sein de l'indigence,
De son étoile il maudit la rigueur :
Ah! croyez-moi, ce n'est pas l'opulence,
C'est le repos qui donne le bonheur.

Que sert l'argent à l'avare qui veille,
Toujours tremblant auprès de son trésor?
L'or enterré ne vaut pas ma bouteille,
Quand je l'emplis pour la vider encor.

IN VINO
SINCERITAS ET VERITAS.
DANS LE VIN FRANCHISE ET VÉRITÉ.

AIR : *J'ons un Curé patriote.*

VERSEZ donc, versez sans cesse :
Ah! Dieu! quels charmes puissans!
Oui, la vérité me presse :
Sur mes lèvres, je la sens.
Plus de crainte, un feu nouveau
M'électrise le cerveau.
In vino,
In vino,
In vino, sinceritas
Et veritas, et veritas.

Que de perles! que de plumes!
De paillettes, d'ornemens!
Oh! mesdames, vos costumes
Sont pleins de goûts, sont charmans!
Mais combien serait plus beau
Un superbe incognito!
In vino, etc.

On s'enrichit ; courez vite ;
Plutus prend, dans son erreur,
L'intrigue pour le mérite
Et l'usure pour l'honneur ;
Mais lui seul porte un bandeau ;
Chacun voit ses qui proquo....
In vino, etc.

Quoi donc ? en salles d'enchères
Nos bureaux sont-ils changés ?
Vous, sur-tout, qui, sans mystères,
Vendez si cher les congés ;
Il serait bien que, presto,
Du vôtre, on vous fit cadeau..,
In vino, etc.

Du vin ! je n'en ai plus guère :
Quel champ reste à parcourir !
Que d'abus, à chaque verre,
Sous mes yeux viennent s'offrir !
Pour voir le bout du rouleau
Il me faudrait un tonneau.
In vino,
In vino,
In vino, sinceritas,
Et veritas, et veritas.

DESCHAMPS.

LA VÈRITE.

Un vieux fou, partisan de l'onde,
Triste amant de la vérité,
Rêva pour le malheur du monde
Qu'au fond d'un puits logeait la rare déité;
Mais le dieu charmant de la treille,
Sans tant rêver,
La mit au fond de ma bouteille,
Et c'est là, chers amis, que j'aime à la trouver.

VOICI L'INSTANT.

Air : *Des Marseillais.*

Allons, amis, la nape est mise;
Voici l'instant de la gaîté.
S'attrister est une sottise
On a tout avec la santé (*bis.*)
De ce jambon voyez la mine!
Il est sur ma foi savoureux.
L'amour a long-tems par ses feux
Desséché ma pauvre poitrine.
A boire, mes amis! buvez à votre tour :
Versez (*bis*) et que Bacchus remplace enfin l'amour

JOUISSONS!

Air *connu.*

Nous n'avons qu'un tems à vivre,
Amis, passons-le gaîment:
De tout ce qui peut le suivre,
N'ayons jamais aucun tourment.

A quoi sert d'apprendre l'histoire ?
N'est-ce pas la même par-tout ?
Apprenons seulement à bien boire,
Quand on sait bien boire, on sait tout.
Nous n'avons, etc.

Qu'un tel soit général d'armée,
Que l'Anglais succombe sous lui;
Moi qui suis sans nulle renommée,
Je ne veux vaincre que l'ennui.
Nous n'avons, etc.

A courir sur terre et sur l'onde,
On perd trop de tems en chemin;
Faisons plutôt tourner le monde,
Par l'effet de ce jus divin.
Nous n'avons, etc.

Qu'un savant, cherchant les planettes,
Occupe son plus beau loisir;
Je n'ai pas besoin de lunettes
Pour appercevoir le plaisir.
Nous n'avons, etc.

Qu'un avide chymiste exhale
Sa fortune en cherchant de l'or;
J'ai ma pierre philosophale
Dans un cœur qui fait mon trésor.
Nous n'avons, etc.

Au grec, à l'hébreu, je renonce;
Ma maîtresse entend le français :
Sitôt qu'*à boire* je prononce,
Elle me verse du vin frais.
Nous n'avons, etc.

BONNEVAL.

LES GLOUGLOUS.

AIR : *Rappellons la souvenance.*

CHERS amis, sous cette treille
Ennivrons-nous tous :
Pour nous faire un destin plus doux,
Joignons l'amour à la bouteille.
Que cette liqueur nous réveille,
Et n'endorme que les jaloux.
Chers amis, etc.

Ecoutez ces charmans glouglous ;
Voyez cette liqueur vermeille ;
Contentez les yeux et l'oreille ;
Moi je vais contenter le goût.
Chers amis, etc.

Laissons grec et latin aux fous,
C'est Bacchus qui nous le conseille ;
Le plus sot raisonne à merveille
Dès qu'il a bu cinq à six coups.
Chers amis, etc.

Pour des malades comme nous
La médecine est sans pareille :
Philis, si votre amant sommeille ,
Réveillez-le au son des glouglous.
Chers amis, etc.

FLEURY.

A LA FOUGÈRE.

Vous me voyez , tendre fougère ,
Avec mon berger, chaque jour ,
Mourir dans les bras de l'amour ;
Ah ! cachez bien ce doux mystère :
Mais Bacchus fait tant d'indiscrets
Que si l'on vous changeait en verre ,
Hélas ! sur nos plaisirs secrets
Vous ne pourriez jamais vous taire.

FLEURY.

LE TRIN-TRIN.

RONDE.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Dans ce monde on aime le bruit;
Mais dans l'espèce l'on diffère,
Et chacun préfère celui
Qui convient à son caractère;
Pour moi qui n'aime que le vin,
Un seul bruit flatte mon oreille :
C'est le trin-trin, c'est le trin-trin
De mon verre et de ma bouteille.

Pastourelles et pastoureaux
Aiment tendrement le murmure,
Et des zéphirs et des ruisseaux
Qui vont caressant la verdure;
Mais moi qui n'aime que le vin,
Un seul bruit flatte mon oreille,
C'est le trin-trin, c'est le trin-trin
De mon verre et de ma bouteille.

L'Orchestre seul a des attraits
Pour l'amateur de la musique,
Les frons, frons, frons de vingt archets
Pour lui sont un plaisir unique :
Mais moi qui n'aime que le vin,
Un seul bruit flatte mon oreille ;
C'est le trin-trin, c'est le trin-trin
De mon verre et de ma bouteille.

L'attente d'un billet galant
Occupe-t-elle une fillette ?
Le cœur lui bat quand elle entend
Le pan, pan, pan de la claquette :
Mais moi qui n'aime que le vin,
Un seul bruit flatte mon oreille,
C'est le trin-trin, c'est le trin-trin
De mon verre et de ma bouteille.

Pour le guerrier, dans les combats,
Tambours, clairons, artillerie,
Et des armes tout le fracas,
Voilà la meilleure harmonie :
Mais moi qui n'aime que le vin,
Un seul bruit flatte mon oreille,
C'est le trin-trin, c'est le trin-trin
De mon verre et de ma bouteille.

LE VRAI BONHEUR.

AIR : *Il faut des Epoux assortis.*

Si vous voulez vivre contens,
Buvez, amis, daignez m'en croire;
Il n'est pas de plus doux instans
Que les instans qu'on passe à boire.
Epargnons-nous le triste sort
D'un mortel oisif qui sommeille.
On ne boit point lorsque l'on dort;
Que chacun de nous se réveille !

Si le sommeil, par ses pavots,
Dans ce réduit nous veut surprendre :
Le bruit des verres et des pots
Peut aisément nous en défendre.
Il calme les maux d'un amant
Que l'amour contraint à se plaindre :
Pour les jaloux s'il est charmant,
Pour les buveurs, il est à craindre.

BONS EFFETS DU VIN.

Air : *Du Serin qui te fait envie.*

Le bon Noé planta la vigne ;
Mais aussitôt qu'il en goûta ,
Il fut pris d'une ivresse insigne,
Et son vin le mit *à quià* :
Il ne vit pas moins dans l'histoire,
Pour le plus joli des présens :
Il eut trop peu fait pour la gloire,
S'il eût moins fait pour les vivans.

De la trop austère sagesse
Le vin corrige la leçon ;
Des indifférens de la Grèce
Il humanisait la raison ;
Il débarrasse la mémoire
Par l'entier oubli de nos maux ;
Et, souvent, à force de boire,
D'un lâche il peut faire un héros.

Si l'amour y noie ses flammes,
C'est une éclipse d'un moment ;
Le soir on est grondé des femmes,
Le lendemain c'est autrement.
Loth avait bu, nous dit l'histoire,
Et deux fois père en une nuit,
En soupant la veille sans boire,
Se serait-il si bien conduit ?

Colette se plaint du veuvage ;
Lucas ne fait presque plus rien :
Le mystère de son ménage
Depuis long-tems ne va pas bien :
C'est qu'elle a perdu la mémoire
Qu'à Lucas elle avait promis
De hâter, en le fesant boire,
La sève des plaisirs permis.

Nos ayeux, plus fins qu'on ne pense,
Par la vérité même instruits,
Ne crurent point à la science
Qui la logeait au fond d'un puits :
Tandis qu'à l'ombre d'une treille
Ils buvaient ce jus bienfaiteur,
Le vrai, du fond de la bouteille,
Passait avec lui dans leur cœur.

Ah ! si jamais la noire envie,
Pour mettre un obstacle à mes vœux,
Contre le calme de ma vie
Rassemble ses traits odieux ;
Pour lui dérober la victoire
J'aurai recours à mon tonneau ;
Et mon parti sera de boire
Le meilleur vin de mon caveau.

Les prêtres de l'idolâtrie,
Allaient, par un zèle divin,
En lugubre cérémonie,
Sur les morts répandre du vin :
Les nôtres, d'un coup d'aspersoire,
A peine nous jettent de l'eau;
Ils savent qu'en vie on peut boire,
Mais qu'on n'a plus soif au tombeau.

S'il faut que le ciel nous inonde
Pour détruire le genre humain,
Je voudrais voir un nouveau monde
Renaître dans des flots de vin :
On ne verrait plus d'humeur noire
Sur le front de l'homme de bien ;
Mais s'il faut revivre sans boire,
J'aime la vie autant que rien.

MERVEILLEUX EFFETS DU VIN.



Air : *Du Curé de Pomponne.*

Que chacun au Pinde, à son tour,
Dispute la couronne ;
Que celui-ci chante l'amour
Et celui-là Bellone ;
Moi je veux chanter l'effet
Que fait
Le doux jus de la tonne.

Diogène, dans son tonneau,
Envain crie et raisonne,
Pour tout régime, il est à l'eau,
L'eau ne grise personne ;
Chacun préfère l'effet
Que fait
Le doux jus de la tonne.

Entre amis, souvent on s'aigrit ;
A tort, on se soupçonne ;
Puis, on se met à table, on rit,

On boit, on se pardonne,
Et l'humeur cède à l'effet
Que fait
Le doux jus de la tonne.

Arpagon va voir
Chaque soir
Sa cassette mignonne;
Ivre, il voit des écus
De plus,
Oh! que la nuit est bonne!
Son bonheur vient de l'effet
Que fait
Le doux jus de la tonne.

Thersite, à l'aspect du trépas,
De peur tremble et frissonne;
Tout le courage qu'il n'a pas,
Chambertin le lui donne;
Sa valeur vient de l'effet
Que fait
Le doux jus de la tonne.

D'Aï le vin délicieux,
Mousse, fume et bouillonne;
C'est un esclave tout honteux
Du joug qui l'emprisonne;

Libre, il nous prouve l'effet
Que fait
Le doux jus de la tonne.

Bacchus qui fait mûrir pour nous
Les présens de l'automne,
Sût, au bruit de ses doux
Glous glous,
Contenter Erigone;
Et l'on voit par-là l'effet
Que fait
Le doux jus de la tonne.

Mais, à des transports imprudens
A tort, je m'abandonne:
Pour couvrir les sons discordans
De ma voix qui detonne,
Chantez avec moi l'effet
Que fait
Le doux jus de la tonne.

CHAZET.

L'IVRESSE.

AIR : *J'ons un curé patriote.*

AMIS, je suis dans l'ivresse ;
Bacchus dicte mes accens :
Jamais la froide sagesse
Ne vient engourdir mes sens.
Chez moi l'ennui, le chagrin
Sont chassés dès le matin.
Dans le fonds
Des flacons
Tous mes maux vont s'engloutir ;
Tout s'y noie, hormis le plaisir (*bis.*)

De tous les biens de la terre
En m'ennivrant je me ris ;
Je verse à flots dans mon verre
Le topaze et le rubis.
J'ai de l'or tout à mon gré
Quand mon raisin est doré ;
Diamans
Bien brillans,
Perles, cristal, ambre fin,
Tout est dans un verre de vin (*bis.*)

A l'ivresse de la gloire
Je préfère le repos;
Mais j'excelle à rire, à boire,
Ce sont là tous mes travaux.
Si je fais une chanson
Bacchus est mon Apollon:
Quand j'écris
Etant gris,
Je suis un rimeur divin;
Tout mon talent est dans mon vin (*bis.*)

Vous qui savez dans la ville
Ressusciter la gaîté,
Troubadours du vaudeville,
Je bois à votre santé.
Voulez-vous que vos rivaux
Ne soient jamais vos égaux?
Pour trouver
Sans rêver,
Bon couplet et gai refrain,
Trempez vos plumes dans le vin (*bis.*)

SÉGUR, aîné.

LE DELIRE BACHIQUE.

AIR : *Des Trembleurs.*

Mes amis, prêtez l'oreille :
Verse-moi, dieu de la treille,
Ta liqueur douce et vermeille ;
Apollon, garde ton eau :
C'est le bon vin qui m'inspire ;
Il humecte mon délire ;
Une bouteille est ma lyre,
Et mon Parnasse un tonneau.

Je ne connais qu'un grand homme
Et c'est Noé qu'il se nomme ;
A ce saint que mon cœur chomme
J'ai juré dévotion:
Noé, dont l'humeur bénigne
Nous enrichit de la vigne,
Bien plus qu'un autre était digne
Du brévet d'invention.

La religion antique
Me semble assez poétique,
Mais elle est trop aquatique
Et c'est un triste tableau :
De Jouvence et d'Hypocrène
J'aime fort peu la fontaine :
Je vois sur-tout avec peine
Tantale le bec dans l'eau.

Le Phlégéton redoutable
Et le Styx épouvantable
N'ont rien de fort délectable,
N'en déplaise à Jupiter :
Dans sa rigueur incroyable
Le destin impitoyable,
Pour qu'il soit plus effroyable
A mis de l'eau dans l'enfer.

MILLEVOYE.

LE PARADIS.

AIR : *Que chacun de nous se livre.*

MON cœur adore le maître
De ce festin enchanté :
Qui pourrait le méconnaître,
A sa douce majesté ?
Ce n'est point le dieu qui tonne,
Et dont l'éclat éblouit :
C'est Jupiter sous la tonne
Qui boit, qui chante et jouit.

Hébé près d'elle me place ;
Vénus me fait les yeux doux ;
Ici Minerve m'agace,
Et me sourit en dessous :
Je vois les grâces en troupe,
Folâtrer et finir par
Faire couler dans ma coupe
Le Champagne et le Pomar.

Les rois se font-ils la guerre?
Nous l'ignorons dans ces lieux;
Le bonheur fait qu'on n'est guère
Importun ni curieux.
Dans l'asyle du mystère,
Aimer, boire et passer dix,
C'est le code salutaire
Des saints de ce paradis.

Tout respire la concorde
Parmi nos divinités;
L'une à l'autre même accorde
Des éloges mérités.
Si pour adjuger la pomme,
J'étais un autre Pâris,
Dieu d'amour! je sais bien comme
Toutes gagneraient le prix.

D. J.

LE PARADIS TERRESTRE.

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime ?*

QUE l'on goûte ici de plaisirs !
Où pourrions-nous mieux être ?
Tout y satisfait nos desirs,
Et tout les fait renaître.

N'est-ce pas ici le jardin
Où notre premier père
Trouvait sans cesse sous sa main
De quoi se satisfaire ?

Ne sommes-nous pas encor mieux
Qu'Adam dans son bocage ?
Il n'y voyait que deux beaux yeux ;
J'en vois bien davantage !

Dans ce jardin délicieux,
On voit aussi des pommes
Faites pour charmer tous les dieux
Et damner tous les hommes.

Amis, en voyant tant d'appas,
Quels plaisirs sont les nôtres !
Sans le péché d'Adam, hélas !
Nous en verrions bien d'autres.

Il n'eut qu'une femme avec lui,
Encor c'était la sienne :
Je vois ici celles d'autrui,
Et n'y vois pas la mienne.

Il buvait de l'eau tristement,
Auprès de sa compagne,
Nous autres, nous chantons gaîment
En sablant le Champagne.

Si l'on eût fait dans un repas,
Cette chère au bon homme,
Le gourmand ne nous aurait pas
Damnés pour une pomme.

Le duc de Nivernois.

LE PARADIS DES FEMMES.

(Chanson adressée à de jolies femmes dans un soupé.)

Air : *Il faut aimer, c'est la loi de Cythère.*

O ! Mahomet, ton Paradis des femmes
Est le séjour de la félicité ;
C'est le vrai bien qui convient à nos âmes ;
Sans les amours, qu'est l'immortalité ?
O ! Mahomet, etc.

Prés émaillés de mille fleurs nouvelles,
Vous le cédez à l'éclat de ces lieux ;
Voilà les fleurs, les roses les plus belles ;
Faut-il, hélas ! n'en jouir que des yeux ?
O ! Mahomet, etc.

Aimons, buvons, que notre sang bouillonne,
Tout agité par ce double transport,
Que chacun tombe aux pieds de sa patrone,
Mais que l'amour l'en relève d'abord !
O ! Mahomet, etc.

Quel changement dans tous tant que nous sommes,
Si vous cédez à l'ardeur de nos feux !
Vous ne voyez en ces lieux que des hommes ,
Un peu d'amour , vous y verrez des dieux.

ROCHON DE CHABANNES.

LA MAITRESSE DE MAISON.

QUE j'aime cette main charmante !
Qu'elle a de grâce à n ous servir !
Tout ce qu'une autre nous présente
Me fait cent fois moins de plaisir.
L'eau semble venir à la bouche
Par les morceaux que vous donnez,
Et les mets que votre main touche
Me semblent mieux assaisonnés.

Quand le bouchon d'une bouteille
Sous ces beaux doigts part sans effort,
Vous charmez le dieu de la treille,
L'amour est jaloux de son sort.
Ah ! que ce sont de sûres armes
Pour mettre un amant sous vos lois,
De joindre à des yeux pleins de charmes
Des grâces jusqu'au bout des doigts !

L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT.

ERIGONE.

AIR : *Accompagné de plusieurs autres.*

C'EST la façon dont on s'y prend
Qui fait qu'une belle se rend
A l'ardeur que l'on sent pour elle ;
Amans , écoutez ma chanson ,
Qu'elle vous serve de leçon
Pour ne plus trouver de cruelle.

Erigone , par ses refus ,
Payait la flamme de Bacchus ;
Mais au tendre amour rien n'échappe ;
Aussitôt que le dieu du vin
Eût pris la forme du raisin ,
La belle mordit à la grappe.

Espérez peu de vos discours :
L'amour ne cède pas toujours
A l'ardeur la plus raisonnable.
Souvent en buvant du bon vin ,
On trouve le plus court chemin ,
Pour rendre une belle traitable.

LA VENDANGEUSE.



AIR : *V'là c'que c'est qu'd'aller au bois.*

MA mère aux vignes m'envoyit,
Je n'sais comment ça se fit;
En partant elle m'avait dit :
Travaille, ma fille,
Vendange, grapille.
Malgré moi Blaise m'amusit...
Je n'sais comment ça se fit.

Malgré moi Blaise m'amusit,
Je n'sais comment ça se fit;
Si poliment il m'abordit !
Travaille, ma fille,
Vendange, grapille;
Que pour lui mon cœur s'attendrit,
Je n'sais comment ça se fit.

Que pour lui mon cœur s'attendrit,
Je n'sais comment ça se fit :

Il prit ma main et la baisit:
Travaille, ma fille,
Vendange, grapille;
Mais ma vertu le repoussit...
Je n'sais comment ça se fit.

Mais ma vertu le repoussit,
Je n'sais comment ça se fit:
Il prit ma main et la baisit;
Travaille, ma fille,
Vendange, grapille;
Mais en tombant il m'entraînit....
Je n'sais comment ça se fit.

Mais en tombant il m'entraînit...
Je n'sais comment ça se fit
Que ni moi ni lui n'se blessit;
Travaille, bon drille,
Vendange, grapille;
Stapendant le coup m'étourdit...
Je n'sais comment ça se fit.

Stapendant le coup m'étourdit,
Je n'sais comment ça se fit;
Un trait de bon vin me remit:

Travaille, bon drille,
Vendange, grapille;
Et tout-à-coup ça m'endormit...
Je n'sais comment ça se fit.

Et tout-à-coup ça m'endormit,
Je n'sais comment ça se fit;
De mon sommeil il profitit:
Travaille, bon drille,
Vendange, grapille;
Pour tous les deux il vendangit...
Je n'sais comment ça se fit.

Pour tous les deux il vendangit,
Je n'sais comment ça se fit;
Si bien de sa serpe il agit,
Travaille, bon drille,
Vendange, grapille;
Que mon panier plein se trouvit,
Je n'sais comment ça se fit.

DORNEVAL.

LA GROSSE CLAUDINE.

Les filles de notre village,
Qui voulaient se mettre en ménage,
En voulaient toutes à Colin ;
Mais sans regarder à la mine,
Il choisit la grosse Claudine,
Parce qu'elle vendait du vin. (*bis.*)

Tous les jours la jeune Lisette
Lui vantait sa taille parfaite,
Son air, la fraîcheur de son tein ;
Mais sans regarder à la mine,
Il choisit la grosse Claudine,
Parce qu'elle vendait du vin. (*bis.*)

Mathurine lui dit : je t'aime,
Tiens, mille fois plus que moi-même ;
J'ai deux prés, un champ, un jardin :
Il se moqua de Mathurine,
Et choisit la grosse Claudine,
Parce qu'elle vendait du vin. (*bis.*)

Quatre ou cinq jours après la noce,
Ce fut un drôle de négoce,
Quand Claudine dit à Colin :
Fâche-toi, jure, peste, enrage,
Mais tu n'auras pour tout partage,
Par jour, qu'un demi-pot de vin. (*bis.*)

Outré de ce mince ordinaire,
Colin s'enflamma de colère,
Et voulut faire le lutin ;
Mais la furibonde Claudine,
Qui n'entend pas qu'on la chagrine,
Le fit taire à coups de gourdin. (*bis.*)

Quand on sût ce mauvais ménage,
On chanta dans tout le village,
Rions tous du sort de Colin :
Il n'a par repas que chopine,
Lui, qui n'a fait choix de Claudine,
Que parce qu'elle vend du vin. (*bis*)

LA NOUVELLE ABBAYE.

Air : *Vous qui toujours suivez mes traces.*

Pour passer doucement la vie,
Avec mes petits revenus,
Ici je fonde une abbaye,
Et je la consacre à Bacchus.

Afin qu'aucun frère ne sorte,
Et fasse promptement ses vœux,
Il sera gravé sur la porte :
« *Ici l'on fait ce que l'on veut.* »

Pour empêcher que la richesse
Ne gâte le cœur de quelqu'un,
Argent, femme, fille et maîtresse,
Tous les biens seront en commun.

Les vœux qu'en ces lieux on doit faire,
Ne doivent point vous alarmer ;
Longs repas, et courte prière,
Manger, boire, dormir, aimer.

Chacun aura sa pénitence,
Conforme à son pieux dessein,
Et telle qu'une jeune plante,
La cultivera de sa main.

Si la belle a quelque scrupule,
Son sage directeur pourra
La mener seule en sa cellule,
Pour lever le doute qu'elle a.

L'Amour jaloux de la victoire
Que Bacchus remporte en ce jour,
Veut aussi partager sa gloire,
Et fonder un ordre à son tour.

Pour abbesse il vous a choisie ;
La règle est écrite en vos yeux :
Pour être des plaisirs suivie,
Pouvait-il jamais choisir mieux ?

Si l'on reçoit dans cette troupe,
Beautés possédant vos attraits,
J'en jure en vidant cette coupe,
L'ordre ne finira jamais.

LES MOINES AU CELLIER.

Air : *Adieu la Feuille et le Serment.*

Grégoire disait à frère Ange :
Au chœur, ami, c'est trop chanter;
Mon talent n'est pas de prêcher,
S'il ne s'agit de la vendange :
Verse du vin, verse souvent,
Bacchus aura soin du couvent.

Nos vieux pères sont à matines,
Et nous, nous buvons en ce lieu ;
Quand pour nous ils vont prier Dieu,
Pour eux nous vidons les chopines :
Verse du vin, etc.

Nous faisons vœu d'obéissance,
De pauvreté, de chasteté;
Mais nous avons la liberté
De n'en point faire d'abstinence :
Verse du vin, etc.

Dans cette aimable solitude,
Nos corps arrosés de bon vin,
D'avaler ce jus tout divin
Se font une douce habitude:
Verse du vin, etc.

Frère Luc, venant de la quête,
Avec son nez tout bourgeonné,
Apportait, pour le déjeûné,
Cinq brocs d'une mesure honnête;
Verse du vin, etc.

Quand, de retour, le père Etienne
Les entendit si bien chanter,
Il s'arrêta pour écouter,
Croyant que c'était une antienne.
Verse du vin, etc.

Quel verset, dit-il à Grégoire,
Frère, chantez-vous maintenant?
Le voici, dit l'autre à l'instant;
Et puis lui présentant à boire:
Verse du vin, etc.

Que notre vigne paraît belle!
Le Ciel nous comble de bienfaits;
Frères, buvons tous à longs traits
Pour en témoigner notre zèle.
Verse du vin, verse souvent
Bacchus aura soin du couvent.

LA PINTE MONASTIQUE

RENDUE A SA GRANDEUR PRIMITIVE.

AIR : *Des Trembleurs.*

L'ABBÉ Frédéric Frégoso
Sachant d'un prieur morose
Qu'on buvait à forte dôse
Chez ses moines de Dijon,
Leur dit : quelles patenôtres,
Révérens, sont donc les vôtres?
Je ne vois parmi vous autres
Nul visage sans bourgeon !

Au reste, à mieux vous conduire
Je saurai bien vous réduire;
N'espérez pas me séduire,
Par de mauvaises raisons;
Afin d'éviter mes plaintes,
Livrez-vous aux choses saintes,
Et racourcissant vos pintes,
Allongez vos oraisons.

Les moines de Saint-Benigne
Que la remontrance indigne,
D'un peu moins de jus de vigne
S'abreuvent dans leurs repas ;
Mais sur les murs du Chapitre
Frégose est peint en bélitre,
Et portant, au lieu de mître,
Des oreilles de Midas.

Cette peinture grotesque,
En mil six cent, faite à fresque,
Dans sa fraîcheur était presque
Quand à Dijon Bouhier vint ;
Et, si j'ai bonne mémoire,
De ce monument d'histoire
J'ai moi-même vu la gloire
En mil sept cent quatre-vingt.

Frégose en eut grand'vergogne ;
Mais chaque abbé de Gascogne,
De Champagne et de Bourgogne,
De peur d'être ainsi traité,
Fit une lettre authentique
Qui, par son style ascétique,
De la jauge monastique
Rétablit l'égalité.

« Entendons que tous les pères ;
» Entendons que tous les frères,
» Des différens monastères
» Sous nos ordres réunis,
» Boivent, quand la soif les tente,
» Une pinte équivalente
» A la pinte édifiante
» Du canton de Saint-Denis. »

De Piis.

DECOUVERTE.

Air : *Il faut des Epoux assortis.*

Avec étonnement j'ai vu
Que mon vin ne durait plus guère,
Pourtant je n'en avais pas bu
Un broc de plus qu'à l'ordinaire ;
Mais j'ai découvert ce matin
La vérité de cette histoire ;
C'est que Grégoire aime le vin,
Et que ma fille aime Grégoire.

ORGIE MILITAIRE.

Air : *De Chardini.*

Voulez-vous suivre un bon conseil?
Buvez avant que de combattre :
De sens-froid je vaux mon pareil ;
Mais quand je suis gris j'en vaux quatre.
Versez-donc, mes amis, versez ;
Je n'en puis jamais boire assez.

Comme ce vin tourne l'esprit !
Comme il vous change une personne !
Tel qui tremble s'il réfléchit,
Fait trembler quand il déraisonne.
Versez-donc, etc.

Ma foi, c'est un triste soldat
Que celui qui ne sait pas boire ;
Il voit les dangers du combat ;
Le buveur n'en voit que la gloire.
Versez-donc, etc.

Cet univers, oh ! c'est très-beau !
Mais pourquoi dans ce bel ouvrage,
Le Seigneur a-t-il mis tant d'eau ?
Le vin me plairait davantage.
Versez-donc, etc.

S'il n'a pas fait un élément
De cette liqueur rubiconde,
Le Seigneur s'est montré prudent;
Nous eussions desséché le monde.
Versez-donc, etc.

FABIEN PILLET.

LES DINERS SANS FEMMES.

AIR : *De la Pipe de Tabac.*

CES biens, que le vulgaire prône,
Valent-ils un joyeux repos?
Laissons aux rois l'ennui du trône,
Et la soif du sang aux héros.
Des biens plus doux charment nos âmes,
Puisque dans ce jour solemnel,
Le sort nous réunit sans femmes,
Autour d'un banquet fraternel.

Ici l'étiquette captive
N'afflige pas le sentiment :
Sur le front de chaque convive
On voit rayonner l'enjoûment.
Nous fêtons le dieu de la tonne
En vrais amis, en vrais buveurs;
Et le Champagne qui bouillonne
Confond nos verres et nos cœurs.

Voulez-vous tuer nos saillies,
Nos bons mots, nos transports si doux ?
Faites que dix femmes jolies
Prennent place au milieu de nous:
Vaincus soudain par leur adresse,
Nos cœurs languiront attristés:
Car l'amour ôte à l'allégresse
Ce qu'il ajoute aux voluptés.

Avec art il faudra sourire,
Composer jusqu'à son maintien;
Ici tout penser sans rien dire,
Là dire tout sans penser rien.
Les vins, les mets, la bonne chère,
Cesseront de nous réjouir;
Nous ne songerons plus qu'à plaire
Et nous oublirons de jouir.

Encor, si la gêne importune
Prévenait tout fâcheux transport;
Si chacun avec sa chacune
Formait un couple bien d'accord!
Mais, en public, la jalousie
Des amans trouble la raison;
Comus leur servait l'ambroisie;
Vénus leur verse le poison.

Règlons mieux notre destinée,
Prévenons des soucis affreux.
L'art de partager sa journée
Tient de près à l'art d'être heureux;
Amis, restons tels que nous sommes:
Nos sens peuvent-ils nous tromper?
Pour le dîner gardons les hommes,
Et les femmes pour le souper.

DESPAZE.

LES DINERS AVEC LES FEMMES.

AIR : *De la Pipe de Tabac.*

N'EN déplaise à l'auteur aimable
De couplets tant soit peu malins,
Qui veut exclure de la table
Tous jolis minois féminins,
S'il s'égare dans son systême,
Par bonheur il se contredit,
Et répare par son goût même,
Les torts légers de son esprit.

Les femmes, quoiqu'il ait pu dire,
Exemptes de sévérité,
Partagent le double délire
De l'amour et de la gaîté.
Du soin de nous vaincre occupée
Cypris est sûre de ses traits,
Lorsque la pointe en est trempée
Dans un vin pétillant et frais.

Dans un souper où cent bougies
Font étinceler les crystaux,
Le Champagne part en saillies,
En ris folâtres, en bons mots.

Souvent une belle intraitable,
Dont la pudeur craignait le jour,
Achève sa défaite à table,
Et c'est où l'attendait l'amour.

Aussi l'auteur que je réfute
Sur ce point veut-il bien céder;
Et je vois dans notre dispute,
Un moyen de nous accorder.
Malgré ses maximes sévères,
Au fond je pense comme lui,
Puisque l'heure où soupaient nos pères,
Est celle où l'on dîne aujourd'hui.

Amis, croyez-moi, sans les femmes,
Il n'est bonheur ni volupté;
Le Ciel pour le bien de nos âmes,
Fit le plaisir et la beauté.
Ne nous montrons jamais rebelles
A l'empire de deux beaux yeux;
Dînons, soupons avec les belles;
Quand nous le pouvons, faisons mieux.

Coupigny.

LE LIT ET LA TABLE.

Air : *la Bonne aventure oh ! gai !*

Il faut régler ses desirs,
Dit un sage aimable,
Et faire entre les plaisirs
Un choix raisonnable.
Des biens je fais peu de cas,
Et je ne me plaindrai pas
Si j'ai toujours ici bas
Bon lit, bonne table.

J'ai parcouru vainement
La terre habitable ;
A quoi tout ce mouvement
Est-il profitable ?
Que gagne-t-on à changer ?
Sans aller chez l'étranger
Bornons-nous à voyager
Du lit à la table.

Damis voit dans la grandeur
  Un bien desirable,
Pour moi, je crois le bonheur
  Chose préférable.
L'homme heureux, sans se montrer,
Cherche à se faire ignorer,
Satisfait de figurer
  Au lit, à la table.

Amour, appétit, valeur,
  Ont un coin semblable;
Bon estomac d'un grand cœur
  Est inséparable;
Pour théâtre, à des exploits
Moins brillans, mais plus courtois
Un héros choisit par fois
  Le lit et la table.

Sans profaner des latins
  La langue admirable,
Imitons de leurs festins
  L'ordonnance aimable:
Ce peuple s'y connaissait,
Et savait ce qu'il faisait
Lorsqu'ensemble il unissait
  Le lit et la table.

De Jouy.

A TA SANTÉ!

AIR : *Chansons, chansons.*

De nos pères joyeux et sages
Reprenons les anciens usages
Et la gaîté ;
Suivons leur douce bonhomie,
Et trinquons sans cérémonie ;
A ta santé!

Ce cri réjouit et réveille ;
Le cœur encor plus que l'oreille
En est flatté ;
Lorsque, les coudes sur la table,
Chacun se dit, d'un air affable,
A ta santé!

Jadis sans art, sans imposture,
On n'employait point d'écriture
Dans un traité ;
Pour garant de la foi promise
On se disait avec franchise ;
A ta santé!

En trinquant on fait connaissance;
En trinquant l'amitié commence
Avec gaîté;
Et quand deux amis se divisent,
Pour se rapprocher ils se disent :
A ta santé!

Tête-à-tête avec sa maîtresse
Ce mot charmant avec ivresse
Est répété.
Après un amoureux silence,
Comme on dit avec jouissance
A ta santé!

Pour que le fléau de la guerre
Entre la France et l'Angleterre
Soit arrêté,
Il faut qu'au bord de la Tamise
A Napoléon Georges dise
A ta santé!

Que dans ce lieu qui nous rassemble,
Le plaisir de trinquer ensemble
Soit usité;
Et songeant à celle qu'il aime,
Que chacun lui dise en soi-même :
A ta santé!

RADET.

PRECAUTION A PRENDRE.

Bannissons entre nous un usage incommode,
Ne choquons point, c'est tems perdu.
Hélas ! en suivant cette mode
J'ai vu plus d'une fois j'ai vu...
Ah ! d'en trembler encor je ne puis me défendre :
J'ai vu, j'ai vu le vin tout prêt à se répandre.

Piron.

LA SANTÉ.

Air : *En revenant de Bâle en Suisse.*

C'est à la santé qu'il faut boire,
Car rien n'égale la santé :
La santé vaut mieux que la gloire ;
C'est d'elle que naît la gaîté.
Que chacun réponde
Au toast porté,

Et boive à la ronde
A la santé.

Nous savons tous que dans la fable
La santé fut en grand crédit;
Si Bacchus la chomait à table,
Vénus la célébrait au lit.
Que chacun réponde, etc.

Un lit est le temple de Gnide
Pour ceux que l'amour y conduit,
Mais c'est l'enfer d'une Euménide
Pour celui que le mal poursuit.
Que chacun réponde, etc.

La table au lit est préférable,
Si j'en crois mes regards charmés,
Puisque je vois tout double à table
Et qu'au lit mes yeux sont fermés.
Que chacun réponde, etc.

C'est à la table qu'on rattrappe
Les forces que l'on perd au lit :
Bacchus est mon seul Esculape;
Mais, pour suivre ce qu'il prescrit,
Que chacun réponde, etc.

S'il est vrai qu'on perd la mémoire
En buvant quelques coups de plus,
Et tôt qu'on recommence à boire,
Pour oublier ceux déjà bus.
  Que chacun réponde
  Au toast porté,
  Et boive à la ronde
    A la santé.

MARTIN CRECY.

TOUT PASSE.

TOUT passe, amis, tout passe sur la terre.
Ce sont du Ciel les ordres absolus.
  Tel qui voit du vin dans mon verre
  Dans un instant n'en verra plus.

PANARD.

LA MORT.

AIR : *Du Pas redoublé.*

FAUT-IL, en pensant à la mort,
Que tout le monde pleure?
Buvons, mangeons, bravons le sort,
Puisqu'il faut que tout meure.
Contentons le moindre desir,
Rions, buvons sans cesse ;
Amis, mourons tous de plaisir
Plutôt que de tristesse.

Quand nous serons las de jouir,
Sans craindre qu'on nous fronde,
Amis, nous pourrons tous partir
Gaîment pour l'autre monde.
Morts, nous serons tous réunis :
Qu'aucun de vous ne tremble;
Car les véritables amis
Doivent mourir ensemble.

Lorsqu'on est mort, plus de plaisir,
Aussi plus de tristesse ;

Passé, présent, même avenir,
  Enfin rien n'intéresse.
Je ne crains point de voir venir
  Quelqu'un par sa présence
Ici, mes amis, démentir
  Ce que je vous avance.

En attendant que le destin
  Ordonne de ma vie,
Je veux chanter l'amour, le vin
  Et la gastronomie;
Pour ne laisser aucun regret,
  Dans le monde il faut rire,
Car lorsque l'on est mort, on est
  Trop long-tems sans rien dire.

Pour gagner l'immortalité,
  Des hommes de génie,
Trop prodigues de leur santé,
  Ont su perdre la vie!
Je suis peu jaloux de leur sort;
  Leur goût n'est point à suivre:
Loin de travailler pour la mort,
  Je travaille pour vivre.

LEDOUX.

L'HEUREUSE FIN.

FOLATRONS, rions sans cesse ;
Que le vin et la tendresse
Remplissent tous nos momens !
De myrthe parons nos têtes,
Et ne composons nos fêtes
Que de buveurs et d'amans.

Quand je bois, l'âme ravie,
Je ne porte point d'envie
Aux trésors du plus grand roi :
Souvent j'ai vu sous la treille
Que Thémire et ma bouteille
Etaient encor trop pour moi.

S'il faut qu'à la sombre rive
Tôt ou tard chacun arrive,
Vivons exempts de chagrin,
Et que la Parque inhumaine
Au tombeau, ne nous entraîne
Qu'ivres d'amour et de vin.

LAUJON.

L'AVENIR.

Air : *du Vaudeville de Jean Monnet.*

Je suis de l'avis d'Horace,
La mort peut venir demain,
Loin que son aspect me glace,
Je l'attends, le verre en main;
De saisir
Le plaisir
Dès que l'instant se présente;
Du présent je me contente,
Et je ris de l'avenir.

Mais si le sort que je brave,
Tant qu'il me reste un tonneau,
Vient épuiser, dans ma cave,
Mon vin vieux, mon vin nouveau;
Voir fleurir,
Voir murir
Les raisins.... cela console
Ce que le présent me vole
M'est rendu par l'avenir.

J'aime une fille jolie,
Entre seize et vingt printems,
Et ne fais pas la folie
De soupirer trop long-tems:
Un soupir
Fait languir;
L'instant fuit, le tems me presse,
Et me fait voir la vieillesse
Sur les pas de l'avenir.

Mais fillette à son aurore
M'inspire aussi de l'amour;
Son cœur est muet encore,
Son cœur doit parler un jour:
A s'ouvrir,
A fleurir,
Quand un bouton se dispose,
Ainsi nous aimons la rose
Que nous promet l'avenir.

Pour Chloé, beauté qu'on cite,
Et dont la fraîcheur nous plaît;
Pour Damis, dont on récite
Un madrigal, un couplet,
S'aplaudir,
S'étourdir,

Est un travers que j'excuse;
Le présent qui les abuse
Est leur unique avenir.

A l'avenir, dans ce monde,
Nul ne saurait parvenir;
Il vient à chaque seconde,
Mais n'a jamais pu venir :
Au desir
D'en jouir
Quand on se livre, il s'échappe :
C'est le présent qu'on attrappe
Dès qu'on touche à l'avenir.

LE LEVER DU SOLEIL.

Le dieu qui répand la lumière
Va terminer sa course dans les flots,
Et quitter le matin l'humide sein des eaux,
Pour recommencer sa carrière;
Mais, malgré l'ordre du destin,
Qui lui fait éclairer le monde,
S'il couchait dans le vin
Comme il couche dans l'onde,
Il ne sortirait pas de son lit si matin.

SANADON.

LA FIN DU MONDE.

Air : *Tout le long, le long de la rivière.*

Tant que le soleil brillera,
Notre planette tournera,
On ÿ verra mûrir des pommes,
On y verra croître des hommes;
Peu de bons, beaucoup de méchans,
Qui suivront toujours leurs penchans.
Pour s'étourdir sur les maux de ce monde,
Mes amis, buvons; buvons tous à la ronde;
Croyez-moi, buvons tous à la ronde.

Beaucoup verront peu de printems;
Bien peu vivront beaucoup de tems :
Moitié périra par la guerre;
(C'est ce que nous vîmes n'aguère.)
D'autres par l'abus des plaisirs;
D'autres n'auront que des desirs.
Pour oublier tous les maux de ce monde, etc.

Le fou bravera les hazards,
Et le sage aimera les arts;
Le vrai bonheur sur cette terre
Dépend de notre caractère:
On prêchera toujours en vain
Contre l'amour, le jeu, le vin.
Un peu de bien se trouve dans ce monde, etc.

La vie est un bien doux présent
Quand on sait jouir du présent;
Mais souvent mal on le dépense;
Au fatal avenir l'on pense,
Et l'on regrette le passé
Jusqu'à ce qu'on soit *in pace.*
Ne perdons pas un instant dans ce monde, etc.

Ce soleil un jour s'éteindra;
Bonsoir comédie, opéra;
Bonsoir amour, fortune, gloire,
Fable amusante, et longue histoire;
Bonsoir pauvres petits humains,
Vous n'aurez plus de lendemains.
En attendant que s'éteigne le monde, etc.

Dieu rallumera de nouveau
Peut-être un semblable flambeau.

Mais pourquoi prendre cette peine?
Si la nouvelle engeance humaine
Ne vaut pas mieux que celle-ci?
Je dirai, bon dieu! grand merci.
Que Dieu défasse ou refasse le monde,
Mes amis, buvons; buvons tous à la ronde;
Mes amis, buvons tous à la ronde.

J. Et. Despreaux.

LE SONGE.

AIR : *La Comédie est un Miroir.*

CETTE nuit que nous bûmes tant,
Que je fis un songe agréable !
Il me parût qu'en un instant
Le monde était devenu table,
Les montagnes des brocs de vin,
Les villes, jambons de Mayence,
Les forêts saucisses, boudins;
Moi toute gueule, et toute panse.

Philis, pour donner du repos,
Et mieux préparer ma victoire,
Parmi les verres et les pots,
Chanta cette chanson à boire :
« Il était fou ce Mahomet
» Qui défendit le vin à l'homme.
» Pour nous moquer de son décret
» De boire à longs traits je te somme. »

LE GOUT UNIVERSEL.

QUAND la Mer Rouge apparût
A la troupe noire,
Le peuple Egyptien crût
Qu'il n'avait qu'à boire ;
Mais Moïse vit soudain
Que ce n'était pas du vin;
Il la pas, pas, pas,
Il la sa, sa, sa,
Il la pas, il la sa,
Il la passa toute,
Sans en boire goutte.

Alexandre dont le nom
A rempli la terre,
N'aimait pas tant le canon,
Qu'il faisait le verre:
Si Mars parmi les guerriers
S'est acquis tant de lauriers,
Que pouvons, vons, vons,
Que devons, vons, vons,
Que pouvons, que devons,
Que devons-nous croire
Sinon qu'il sut boire?

LA LOI D'EPICURE.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Vous qui du vulgaire stupide
Voulez écarter le bandeau,
Prenez Epicure pour guide,
Et la nature pour flambeau;
Il n'invente point de systême,
Il ne fait que bannir l'erreur;
Et si nous rentrons en nous même
Epicure est dans notre cœur.

La nature prudente est sage
N'a jamais rien produit en vain;
Nos sens ont chacun leur usage,
Et nous devons tendre à leur fin.
Pour nous l'enseigner la nature
Nous a fait présent du desir;
Par une route toujours sûre,
Il nous mène droit au plaisir.

Mais le plaisir cesse de l'être,
Dès qu'il cesse d'être goûté:
La débauche ne peut paraître
Sans faire fuir la volupté.
Qu'on mêle avec délicatesse
Et les sens et le sentiment,
Et que Bacchus, laissant l'ivresse,
N'ait avec lui que l'enjoûment.

Ton cœur est épris de Thémire,
Thémire est sensible à son tour;
Tous deux, dans un commun délire,
Cueillez les roses de l'amour.
A servir l'ardeur de vos flammes
Employez l'été de vos ans,
Et qu'à l'ivresse de vos âmes
Se joigne celle de vos sens.

Que les ardeurs de la jeunesse
Se tempèrent avec Vénus!
Que les glaces de la vieillesse
Se réchauffent avec Bacchus!
La vie est un instant qui passe;
Malgré nous il va s'envoler:
Remplissons-en du moins l'espace,
Ne pouvant pas le reculer.

Saurin.

L'AMOUR DANS LE VIN.

L'AMOUR en badinant, volait sur un pressoir;
La couleur du nectar, son odeur le charmèrent;
Et tenté d'en goûter, ce dieu s'y laissa cheoir;
Son carquois s'en remplit, ses traits s'en abreuvèrent:
Delà vient qu'aujourd'hui l'on voit tous les amans,
Saisis d'une noble tendresse,
Entre le vin et leur maîtresse
Partager leurs plus doux momens.

Attribué à l'ABBÉ DE VOISENON.

LA MOITIE DE LA VIE.

AMOUR, adieu pour la dernière fois;
Que Bacchus avec toi partage la victoire!
La moitié de ma vie a coulé sous tes lois;
J'en passerai le reste à boire.
Tu voudrais m'arrêter en vain,
Nargue d'Iris et de ses charmes!
Ton funeste flambeau s'est éteint dans mes larmes;
Que celui de mes jours s'éteigne dans le vin!

PIRON.

MORALE.

Air : *Du vaudeville de la soirée orageuse.*

Rions, chantons, aimons, buvons;
En quatre points c'est ma morale:
Rions tant que nous le pouvons,
Afin d'avoir l'humeur égale.
L'esprit sombre que tout aigrit
Tourmente ce qui l'environne;
Et l'homme heureux qui toujours rit
Ne fait jamais pleurer personne.

Souvent les plus grandes leçons
Endorment tout un auditoire :
Mettons la morale en chansons,
Pour la graver dans la mémoire.
A ses vœux un chanteur, dit-on,
Rendit l'Enfer même docile :
Orphée a montré qu'un sermon
Ne vaut pas un bon vaudeville.

Quand Dieu noya le genre humain,
Il sauva *Noé* du naufrage;
Et dit en lui donnant du vin:
« Voilà ce que doit boire un sage. »
Buvons-en donc jusqu'au tombeau :
Car, d'après l'arrêt d'un tel juge,
Tous les méchans sont buveurs d'eau ;
C'est bien prouvé par le déluge.

Un cœur froid qui jamais n'aima
Du ciel déshonore l'ouvrage;
Et pour aimer Dieu nous forma
Puisqu'il fit l'homme à son image.
Il faut aimer, c'est le vrai bien ;
Suivons, amis, ces lois divines:
Aimons toujours notre prochain,
Et commençons par nos voisines.

SEGUR, aîné.

BON CONSEIL.

Air *de Joconde.*

Du vin je suis toujours charmé,
Quelle que soit ma chaîne;
Lorsque je ne suis point aimé,
Je soulage ma peine:
Mais lorsque je plais par bonheur,
A celle que j'adore,
Loin de rallentir mon ardeur,
Je la redouble encore.

Ecoute, amant triste et jaloux,
Ce que je te conseille:
Tu n'aimes pas plus des yeux doux,
Que j'aime ma bouteille;
Ainsi que je la traite, apprends
A traiter ta bergère:
Je la quitte dès que je sens
Qu'elle devient légère.

Fuselier.

L'HOMME ACCOMMODANT.

Air : *Chantez, dansez, amusez-vous.*

Faut-il boire, faut-il aimer,
A tout de bon cœur je me livre;
Je me laisse aisément charmer,
Tout vin, toute beauté m'enivre.
L'homme difficile est un sot;
Trouver tout bon, c'est le bon lot.

Le Champagne est mon favori;
Sa mousse me plaît dans mon verre;
Mais au défaut de Silleri,
Je bois volontiers du Tonnerre.
L'homme difficile, etc.

Voulez-vous boire à petits coups?
Eh! bien, soyons long-tems à table;
Boire à grands coups vous semble doux;
Versez-m'en dix, et je les sable.
L'homme difficile, etc.

J'ai la même facilité
Dans tous les plaisirs de la vie:
Je prends ce qui m'est présenté;

C'est Chloé, si ce n'est Silvie.
L'homme difficile, etc.

Veut-on jouer? nommez le jeu,
Tric-trac, échecs, piquet, quadrilles;
Le choix m'en importe fort peu;
L'on me ferait jouer aux quilles.
L'homme difficile, etc.

Voulez-vous railler, disputer,
Vous pouvez choisir la matière;
Dieux et rois sont à respecter;
Liberté sur le reste entière.
L'homme difficile, etc,

J'ai peu de bien, j'en suis content,
A moins je prendrais patience:
S'il m'en venait trois fois autant,
Je me ferais à l'abondance.
L'homme difficile, etc.

Dans un seul cas il est permis
De se rendre plus difficile;
C'est dans le choix de ses amis;
Mais ce choix fait soyez facile.
L'homme difficile est un sot;
Trouver tout bon, c'est le bon lot.

GRÉCOURT.

LE CONCILIATEUR.

AIR : *Un Chanoine de l'Auxerrois.*

JE fis rencontre d'un Normand
Disputant avec un Flamand
Du cidre ou de la bierre :
Je leur dis : vous êtes des fous ;
Prenez du vin, accordez-vous ;
C'est ainsi qu'il faut faire :
Ils en ont pris, en ont goûté ;
Tout aussitôt ils ont chanté :
Bon ! bon ! bon ! bon !
Que le vin est bon!
Par ma foi ! j'en veux boire.

Je trouvai deux amans transis
Qui disputaient sur leur Philis ;
Ils m'ont dit : que t'en semble ?
Vous n'êtes, dis-je, que des fous ;
Le vin vaut mieux, accordez-vous,
Et buvez tous ensemble.
Ils en ont pris, etc.

Je rencontrai deux médecins
Disputant en termes latins
Sur la manne et la casse ;
Je leur dis : vous êtes des fous ;
Le vin vaut mieux , accordez-vous ,
Et videz cette tasse :
Ils en ont pris , en ont goûté ;
Tout aussitôt ils ont chanté :
Bon ! bon ! bon ! bon !
Que le vin est bon !
Par ma ſoi ! j'en veux boire.

L'EPICURIEN.

AIR : *de tous les Capucins du Monde.*

JE ne suis né ni roi, ni prince,
Je n'ai ni ville, ni province,
Ni presque rien de ce qu'ils ont ;
Mais je suis plus content peut-être,
Car, en n'étant pas ce qu'ils sont,
Je suis tout ce qu'ils veulent être.

En vain sans ma philosophie
L'homme, durant toute sa vie,
Biens sur biens accumulera :
Il faut, quoiqu'on en veuille dire,
Ne desirer que ce qu'on a
Pour avoir tout ce qu'on desire.

Non, je ne veux point de contrainte
Ni pour Philis, ni pour ma pinte;
Je ne veux vivre que pour moi :
Je suis élève d'Epicure ;
Mon tempéramment fait ma loi :
Je n'obéis qu'à la nature.

Attribuée à PIRON.

AMOUR ET VIN.

AIR : *Versez-donc, mes amis, versez.*

LOIN de nous, ennuyeux souci,
Porte ailleurs ton visage blême;
L'amour veut que l'on boive ici,
Et Bacchus ordonne qu'on aime.
Aimons, et buvons tour-à-tour,
Pour plaire à Bacchus, à l'amour.

Le nectar que l'on verse aux dieux
Le cède à ce jus détestable,
Et Vénus, la beauté des cieux,
Près d'Iris ne paraît qu'aimable.
Aimons, etc.

Les dieux font leur félicité
Du nectar et de la tendresse;
Suivons-les dans leur volupté,
Et laissons gronder la sagesse.
Aimons, etc.

S'il fallait passer dans les cieux
Un jour sans aimer et sans boire,
Malgré l'encens, bientôt les dieux
S'ennuiraient de leur propre gloire.
Sans Bacchus et sans les amours
Nul ne peut avoir de beaux jours.

attribuée à BERNARD.

DE TOUT UN PEU.

AIR *connu.*

De tout un peu,
Iris, c'est ma philosophie;
De tout un peu,
Du vin, de l'amour et du jeu;
En prendre trop serait folie,
Mais on doit user dans la vie
De tout un peu.

L'AMOUR DU REPOS.

AIR : *La bonne aventure, ô gai !*

DEDANS mon petit réduit
Je vis à mon aise ;
Je n'ai qu'une table, un lit,
Un verre, une chaise ;
Mais je m'en sers chaque jour
Pour carresser tour-à-tour
Ma pinte et ma mie
O gai !
Ma pinte et ma mie.

Le haut degré des grandeurs
Me fait peu d'envie :
On y doit aux spectateurs
Compte de sa vie ;
Mais dans mon obscurité
Je possède en liberté
Ma pinte et ma mie, etc.

Dans tous les brillans emplois
  Qu'un sot orgueil brigue,
L'on est sujet à des lois
  Dont le joug fatigue;
Pour moi, libre de tous soins,
Je prends, selon mes besoins,
Ma pinte ou ma mie, etc.

Je ne veux point des grands mots
  Etre la victime;
De la gloire des héros
  Je fais peu d'estime:
N'ai-je pas assez vaincu,
Quand j'ai su mettre sur cu
  Ma pinte et ma mie, etc.

Qu'au travers de mille morts
  Sur la terre et l'onde,
L'on courre après des trésors
  Dans un nouveau monde,
Je crois avoir tous les biens
Lorsque dans mes bras je tiens
  Ma pinte et ma mie, etc.

Qu'on apprenne à grands travaux
  La fable et l'histoire,

Aux faits anciens et nouveaux
  Je cède la gloire :
Mon savoir le plus profond
Est de bien sonder à fond
  Ma pinte et ma mie, etc.

Des simples et des métaux
  Cherchant l'analyse,
Pour échauffer ses fourneaux
  Qu'un souffleur s'épuise ;
Moi, souvent, sans tant souffler
Je sais faire distiller
  Ma pinte et ma mie, etc.

La promenade et le jeu
  N'ont rien qui me pique ;
Un concert me touche peu,
  Foin de la musique !
Je ne veux pour m'amuser
Que remplir et renverser
  Ma pinte et ma mie
    O gai !
  Ma pinte et ma mie.

COLLÉ ou PONTEAU.

LE GRAND MALHEUR !

SORTEZ, démons cruels, des gouffres du Tartare !
Venez, troupe hideuse et barbare ;
Rassemblez toutes vos horreurs ;
Signalez vos transports, déployez vos fureurs !
Tout ce que l'enfer a d'horrible
Ne saurait plus m'épouvanter ;
Je déplore un malheur mille fois plus terrible
Que je frémis à raconter.
J'ai perdu, non jamais on ne le pourra croire,
J'ai perdu... puis-je encor survivre à mon destin ?
J'ai perdu, j'ai perdu, je vous le dis enfin,
La clef de mon cellier, et j'ai dîné sans boire.

CRÉBILLON, fils.

L'ALTERE.

QUE pour l'amour ou pour Bacchus
On fasse une partie,
Que ce soit de nuit ou de jour
J'en ai d'abord envie :
J'ai toujours soif, j'aime sans fin,
Rouge, blanc, brune et blonde :
Je voudrais boire tout le vin,
Et baiser tout le monde.

LE RÉVEIL MATIN.

Dès l'aube du jour je m'éveille
Au bruit d'un cabaret voisin ;
On sonne un tocsin de bouteille ;
L'agréable réveil matin !

Piron.

CAUSE DE DIVORCE.

Air : *A l'ombre de ce vert bocage.*

Depuis trente ans, dans leur ménage,
Claude et Lise vivaient heureux ;
Mais, las ! après un grand tapage,
Claude a rompu de si beaux nœuds :
Apprenez le forfait de Lise,
Près de Claude, dans un festin,
Ou par malice, ou par méprise,
Elle a mis de l'eau dans son vin.

Lablée.

LES BONS AMIS.

Air: *On dit que le mariage.*

Que le plaisir nous enchante,
Qu'il soit l'âme du repas ;
Que l'on boive, que l'on chante,
Oublions tous nos débats ;
Avec ce jus délectable
Le chagrin n'est plus permis,
Et c'est toujours à la table
Que l'on devient bons amis.

C'est le moment du silence
Quand on sert les premiers plats,
On s'observe avec décence
Et l'on se parle tout bas ;
L'entremets rend plus aimable ;
Au dessert on voit les ris,
Quand le dessert est sur table
On devient tous bons amis.

Dans un cercle, la saillie
Cause souvent du dépit ;
La plus légère ironie
Est un vice de l'esprit ;
Dans un repas agréable
Tous les bons mots sont permis :
La franchise règne à table,
On est toujours bons amis.

Que je sais de gens sévères,
Durs et brusques le matin,
Qui, le soir, au bruit des verres,
Ont un plaisir clandestin ;
Leur humeur est plus affable,
Et, dans des soupers jolis
Avec eux, l'amour à table,
Les rend les meilleurs amis.

Allons, gai ! cher camarade,
Je t'attends le verre en main ;
Il faut boire une rasade
A la santé de Catin.
Si ta belle peu traitable
T'a causé de noirs soucis ;
Morgué ! fais-la mettre à table,
Vous deviendrez bons amis.

Blaise, barbier du village,
Pour humer le vin clairet,
Les soirs quitte son ménage
Et chopine au cabaret:
Sa moitié qui fait le diable,
Va l'étourdir de ses cris:
Blaise la fait mettre à table,
Ils en sortent bons amis.

FAVARD.

L'ACCORD AMICAL.

AIR: *Et vogue la galère.*

Je veux boire à ta brune,
Ami, j'en suis aimé;
Mais soyons sans rancune,
Buvons à sa santé.
Et vogue la galère
Tant qu'elle pourra voguer,
Sur l'amoureux Neptune
Puisqu'il nous faut voguer,
Avec ta belle brune
Bacchus va m'embarquer.
Et vogue la galere
Tant qu'elle pourra voguer.

FAISONS COMME EUX.

L'illustre Diogène
Philosophe d'Athène,
Logeait dans un tonneau :
Cela nous signifie
Que la philosophie
Ne s'apprend pas dans l'eau.

Platon, ce noble ivrogne,
Enluminant sa trogne,
Chez le tyran Denys,
Puisait dedans la tonne
Ce feu qui nous étonne
Dans ses divins écrits.

Aristote de même
Cherchait plus d'un dilême
Dans ce jus tout charmant,
Et toujours sa logique
Trouvait dans sa barrique
La fin d'un argument.

Le savant Epicure
N'a connu la nature
Que dans ce jus divin;
Aussi ce grand génie
Met sa philosophie
Dans l'amour et le vin.

On dit qu'Alcibiade
Mangeait force grillade
Dedans le cabaret,
Avec ce bon Socrate
Qui, sur son omoplate,
Mettait blanc et clairet.

Si ce jus délectable
Nous fait dormir à table,
On m'a dit autrefois
Que le divin Homère
Las de vider son verre
Y dormait quelquefois.

Partisans de la coupe,
Imitons donc la troupe
De ces hommes divins;
Mettons dans cette vie
Notre philosophie
A bien goûter les vins.

L'abbé De la Garde.

ASSEZ.

Air : *Chansons, chansons.*

Parfois il se peut que trop nuise,
C'est d'ordinaire la devise
Des insensés ;
Mais la prudence et la sagesse
Pour devise prennent sans cesse :
Assez, assez.

Des faveurs du dieu de Cythère
Combien de mortels sur la terre
Se sont lassés !
Mais quand ton charme nous attire,
Amitié, fais-tu jamais dire,
Assez, assez ?

La victoire donne la gloire ;
La guerre donne la victoire,
Oui, je le sais ;
Mais c'est la paix que je préfère ;
J'aime qu'elle dise à la guerre,
Assez, assez.

Il ne faut pas avec scandale
Que le bon sens et la morale
Soient offensés :
Si quelques auteurs les méprisent,
Ce sont les sifflets qui leur disent
Assez, assez.

On voit fort souvent une belle
Dire, en feignant d'être rebelle,
Cessez, cessez ;
Mais je crois qu'on n'en entend guère
Dire dans la petite guerre
Assez, assez.

A mon voisin, s'il m'offre à boire,
Je dis toujours, on peut m'en croire
Versez, versez :
Je méprise le buveur fade
Qui dit après une rasade,
Assez, assez.

Que par nous, pendant cette vie,
Bon vin et maîtresse jolie
Soient caressés !
A table enivrons la folie,
Jusqu'à ce que le tems nous crie
Assez, assez.

 MOREL. L

SERMENT EN L'AIR.

AIR : *J'arrive à pied de Province.*

BACCHUS, ta liqueur perfide
Trouble la raison ;
Alors on ne peut, sans guide,
Trouver sa maison.
Je veux être plus sévère :
Je le suis déjà ;
Mais j'ai du vin plein mon verre ;
Encor ce coup-là.

Fortune, ta vaine amorce
Ne me séduit plus :
Avec toi je fais divorce
Pour vivre en reclus.
Je ne craindrai plus la chance
D'un sot qui nola,
Mais le reversis commence,
Encor ce coup-là.

Amour, de ton faux délire
Je veux m'affranchir ;
Bien fou le cœur qui soupire
Pour un vain plaisir...
Mais Lise est là qui m'arrête,
L'amour rit déjà :
Gare à toi, ma flèche est prête ;
Encor ce coup-là.

J'avais fait, plein d'un beau zèle,
Ce triple serment ;
Mais je n'y fus pas fidèle
Un jour seulement.
Le jeu, Lise et la buvette,
Tous les jours sont là ;
Et tous les jours je répète
Encor ce coup-là.

DOSSION.

LA VENGEANCE.

Armé d'une triple bouteille
D'Iris je bravais les attraits,
Lorsqu'amour qui sans cesse veille
La renversa d'un de ses traits.
Pour venger le dieu de la treille
D'Iris je fis de même après.

LE REGRET.

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Si pour embellir le monde
Jupiter m'eût consulté,
Dans les lieux où coule l'onde,
Le vin seul eût existé:
La terre eût été sa treille,
Et la mer son réservoir,
Et pour la mettre en bouteille
J'aurais servi d'entonnoir.

Attribué à Gallet.

ARIANE CONSOLÉE

AIR : *On dit que le mariage.*

Ariane est délaissée,
Un désert voit ses ennuis;
Elle apelle en vain Thésée,
Thésée est sourd à ses cris.
Je blâme cette conduite,
Mais on sait que, de tout tems,
Des faveurs ont mis en fuite
Les plus tendres des amans.

La belle montre, en sa plainte,
Qu'elle a le besoin d'aimer;
A demi sa flamme éteinte
Demande à se rallumer.
Las ! dans un lieu si sauvage
Qui viendra calmer ses feux ?
Une belle, en son veuvage,
Intéresse jusqu'aux Dieux.

Voyant qu'elle se désole
Bacchus la prend en pitié;
Il la flatte, la consolle,
Et Thésée est oublié.
Aimable dieu des vendanges,
On te connaît à ce trait;
N'est-ce pas toi qui nous venges
Du mal que l'amour nous fait?

L'ANTI-DEBAUCHE.

Buvons, amis, buvons, mais fuyons la débauche
Notre vin, quoique bon, peut nous mettre à l'envers
Le nectar le plus franc nous fait aller à gauche;
Le nectar le plus droit fait aller de travers.

PANARD.

LA SOIXANTAINE.

Air : *Lampons, lampons.*

Mes amis, j'ai soixante ans;
On dit que j'ai fait mon tems:
Pour aimer, je veux le croire,
Mais sangbleu ! non pas pour boire.
Lampons, lampons, camarades lampons !

C'est en aimant qu'on vieillit,
Mais le bon vin rajeunit;
Dans ma tonne en abondance,
Je trouve l'eau de Jouvence.
Lampons, etc.

La beauté se passe enfin,
Et nous tourmente en chemin :
Ma bouteille est toujours fraîche,
Toujours belle, et point revêche.
Lampons, etc.

Plus de soupirs, de fadeurs :
Belles, gardez vos faveurs.
Je me ris des infidelles,
Et me passe des cruelles.
Lampons, etc.

Est-on guéri du besoin
Qui donne tant de tintoin ?
But à but avec les belles,
On prend son rang avec elles.
Lampons, etc.

Ah ! qu'on est faible en aimant !
On devient fort en buvant :
On sait qu'amour est en somme
Un enfant, Bacchus un homme.
Lampons, etc.

Tout mon encens pour Bacchus,
Pas un seul grain pour Vénus :
Je prends congé de Cythère,
Et du fils et de la mère.
Lampons, etc.

Contre le sexe tyran,
Je me déclare insurgent,

Et fonde une république
Qui se nommera bachique.
Lampons, etc.

Du piège de la beauté,
Défends-nous, ô liberté!
Le vin seul à l'homme libre
Doit faire perdre équilibre.
Lampons, etc.

Couple heureux d'époux amans,
En attendant soixante ans,
Brûlez de flammes égales:
Chantez dans les intervalles,
Lampons, etc.

Aimez, buvez tout-à-tour;
Fêtez Bacchus et l'amour :
Qu'hymen de vous fasse éclore,
D'autres qui diront encore:
Aimons, buvons, amis; buvons, aimons!

Mais après les soixante ans,
Puissiez-vous garder long-tems
Appétit et soif du diable,
Pour chanter sans cesse à table,
Lampons, lampons, camarades, lampons!

GUENEAU DE MONTBEILLARD.

LES INVALIDES DE CYTHÈRE.

Amis, la neige est sur nos têtes;
A notre âge plus de conquêtes;
Renonçons aux tendres desirs.
Abandonnés d'un dieu volage;
Quittons Cythère avec courage,
Et cherchons ailleurs des plaisirs.

Choisissons un bonheur durable;
Jamais ingrat, toujours affable
Bacchus nous invite à sa cour.
Enrôlons-nous dans sa milice;
Ce dieu reçoit à son service
Les invalides de l'amour.

Le Chevalier de Nerciat.

DÉPIT CONTRE L'AMOUR.

Bacchus, pour toi je renonce à l'amour;
Voilà ce que j'ai fait pour te faire ma cour:
J'ai quitté la tendre Nanette;
Brûlé les lettres de Manon;
Rendu le portrait de Lisette:
Il ne me reste plus qu'une bague à Fanchon,
Que je m'en vais troquer pour un tire-bouchon.

JE N'SAURAIS.

Je ne mets point de divorce
Entre Bacchus et l'amour;
Tant que j'en aurai la force,
J'en userai tour-à-tour.
Point de choix
Si je quittais
L'un pour l'autre, j'en mourrais.

Je boirai, quoiqu'il en coûte,
Du vin tant vieux que nouveau;
Cher ami, tu crois sans doute
Que j'y vais mettre de l'eau?
Je n'saurais
Si j'en mettais
Une goutte, j'en mourrais.



LA CONSOLATION.

AIR : *De Piccini.*

PARCOUREZ et la terre et l'onde,
Voyez les petits et les grands,
Dans tous les coins du monde
Vous trouverez des mécontens.
L'un se lasse de sa misère,
L'autre de sa grandeur,
Mais voit-on sur la terre
S'ennuyer un buveur?
Vive le vin ! c'est le remède
A qui tout chagrin cède.
Vive le vin et le buveur!

Si ma maîtresse est infidèle,
Au lieu de pousser des soupirs,
Et d'accuser la belle
De causer tous mes déplaisirs,
Je bois de la liqueur vermeille;
Bientôt plus de langueur.
Au fond de la bouteille
Est le calme du cœur.
Vive le vin, etc.

Aucun péril ne nous arrête,
Pour courir après le bonheur ;
  L'un brave la tempête,
L'autre s'expose au champ d'honneur.
Ah ! pauvres gens, courez bien vite
  Abjurer votre erreur ;
  Restez dans votre gîte
  Et buvez du meilleur.
Vive le vin ! c'est le remède
  A qui tout chagrin cède.
Vive le vin et le buveur !

DUMANIANT.

SAGESSE ET BONHEUR.

AIR : *Des Visitandines.*

D'AIMER le vin se faire gloire,
Au nouveau préférer le vieux,
Plus que la soif ne jamais boire,
C'est être plus sage qu'heureux ; (*bis.*)
Mais de tout vin faisant usage,
Dans le vin perdre la raison,
Et tel qui soit le trouver bon,
C'est être plus heureux que sage.

LE VAUDEVILLE ET LE VIN.

AIR : *De la Boulangère.*

COUVRONS de fleurs la faulx du tems :
Ce vieillard trop agile
Ne nous dit pas combien d'instans
La Parque encor nous file ;
Mais on attend gaîment la fin ,
Avec le vaudeville
Et le vin ,
Avec le vaudeville.

Pour calmer les tristes ardeurs
Qu'allume en nous la bile ,
Et pour adoucir les douleurs
D'une goute indocile ,
Il ne faut d'autre médecin
Qu'un joyeux vaudeville
Et du vin ,
Qu'un joyeux vaudeville.

Si vous n'offrez à la beauté
Qu'un hommage inutile,
Ou si vous êtes supplanté
Par un rival habile,
Consolez-vous, le verre en main,
Avec le vaudeville
Et le vin,
Avec le vaudeville.

L'emploi des huissiers, des sergens,
Deviendrait fort stérile ;
On n'aurait que de bonnes gens,
Aux champs comme à la ville,
Si chacun plus gai, plus humain,
Chantait le vaudeville
Et le vin,
Chantait le vaudeville.

Le spectateur, toujours nombreux,
Serait moins difficile ;
L'auteur profiterait bien mieux
De sa muse fertile,
Si tout le public, en refrain
Chantait le vaudeville
Et le vin,
Chantait le vaudeville.

Puissent bientôt tous nos guerriers,
Revenant à la file,
Unir à leurs nobles lauriers
L'olivier plus utile ;
Et chanter tous, soir et matin,
Le joyeux vaudeville
Et le vin,
Le joyeux vaudeville.

SEGUR, aîné.

LE CHOIX DIFFICILE.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

ENTRE le vin et la tendresse
Je ne saurais faire de choix ;
Je ne peux vivre sans maîtresse,
Et je me meurs si je ne bois.

Chacun d'eux m'anime et m'engage ;
Le plaisir en est différent :
Iris m'en donne davantage ;
Bacchus m'en donne plus souvent.

L'HEUREUX PHILOSOPHE.

Air : *Nous autres bons villageois.*

Je n'ai pour toute maison
Qu'une pauvre et simple chaumière
Que dans le pays gascon
On nommerait gentilhommière :
Là loin du bruit et du fracas,
Sans chagrin, et sans embarras,
Dans une heureuse obscurité
Je jouis de la liberté.

J'ai dans le même canton
Une vigne pour héritage :
Je prends soin de la façon,
Les dieux bénissent mon ouvrage.
De ce bien j'use de mon mieux,
Je ne garde point de vin vieux :
La fin de mon dernier tonneau
M'annonce toujours le nouveau.

Que la fortune à son gré
En impose à ceux qu'elle joue ;
Assis au dernier degré,
Je vois de loin tourner sa roue.
La déesse d'un vain éclat,
Souvent revêtit un pied plat :
Je ris de toutes ses erreurs,
Et je renonce à ses faveurs.

Trop penser est un abus :
Qui veut prévoir est misérable.
Le passé ne revient plus ;
L'avenir est impénétrable.
Le présent seul est le vrai bien ;
Songeons à l'employer si bien
Que du plaisir qui va passant
Un autre renaisse à l'instant. (1)

FLEURY.

---

(1) C'est à tort que cette chanson a été attribuée à HAGUENIER : elle se trouve dans un manuscrit de FLEURY.

MA PHILOSOPHIE.

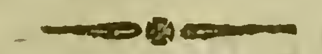
Air : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

A quoi bon former tant de vœux
Pour les biens , les honneurs, la gloire?
Veut-on vivre toujours heureux ?
Il faut toujours aimer et boire.

Avec le charmant dieu du vin
Règne une éternelle allégresse ;
Le pouvoir de ce jus divin
L'inspire même à la vieillesse.

Plaignons celui qui n'est qu'amant
Et choisissons Bacchus pour maître :
On peut-être heureux en aimant ,
En buvant on est sûr de l'être.

Le duc de Nivernois.



MA VIE.

Bon vin, bon vin,
Quoique ton pouvoir soit divin,
Malgré toi, nos jours prendront fin ;
Mais, pendant que le tems s'écoule,
Coule, bon vin, sans cesse coule :
Puisqu'on ne peut fixer nos jours,
Gardons-nous de fixer ton cours.

Bon sens, bon sens,
Te chercher parmi les savans,
C'est perdre son huile et son tems.
O toi! qui pâlis sur ta lampe
Lampe du vin, sans cesse lampe!
Jurisconsulte ou médecin,
Puise ton savoir dans le vin.

Qu'entends-je ? hélas!
J'ai laissé ma femme là-bas.
Quelqu'un vient, et je n'y suis pas:
Pour me cacher ce qui se passe
Passe, bon vin, sans cesse passe!
Quand je suis ivre, je suis bien ;
Mes yeux ouverts ne verront rien.

Que vois-je ? ô dieux !
Quel fantôme vient à mes yeux
Mouiller ses doigts dans mon vin vieux ?
C'est la Parque qui mes jours file ;
File, bon vin, doucement file,
Tant que mon bon vin durera,
Pour moi la Parque filera.

DUFRESNY.

LE DEBITEUR BACHIQUE.

AIR : *Du pas de charge.*

De mes importuns créanciers
Je ne dois rien attendre ;
Ils ont saisi sur mes fermiers
Ce que je peux prétendre ;
Quatre écus font mon capital,
Ami, veux-tu m'en croire ?
Avant que j'aille à l'hôpital,
Allons vîte les boire.

DERNIERES PAROLES
D'UN BUVEUR.

Adonis expira dans les bras de Vénus,
Turenne au sein de la victoire ;
Un buveur doit mourir dans celui de Bacchus,
Disait le moribond Grégoire.
Amis, pour mériter une immortelle gloire,
Traînez mes pas tremblans au fond de mon caveau,
Jusqu'au dernier soupir j'y veux rester à boire,
Et, le verre à la main, périr sur mon tonneau.

MORT D'UN BUVEUR.

La prompte mort d'Alain ne doit pas nous surprendre ;
Dans un jour il a vu son grand verre se fendre,
Geler son clos, finir son vin.
Sans doute il a pensé qu'un moins cruel destin
Dans les enfers pouvait l'attendre.

LABLÉE.

A PARIS
COMME EN CAMPAGNE.

Air *ancien*.

Qu'on ne me parle plus de guerre,
Parlons d'amours :
Consacrons au dieu de Cythère
Nos plus beaux jours :
Lorsqu'on a du vin de Champagne
Et sa Cloris,
On se rit d'aller en campagne.
Vive Paris !
Et vive Paris !

Lorsque j'ai du vin plein mon verre,
Adieu l'amour;
Je renonce au dieu de Cythère
Du moins le jour.
Oui, quand j'ai du vin de Champagne,
Ou du vin gris,
A Paris comme à la campagne
Je bois, je ris;
Et je bois, je ris.

L'ANTI-RIMEUR.

AIR : *de tous les Capucins du Monde.*

FRÈRE aux chansons, ne vous déplaise,
Je ne saurais boire à mon aise,
Quand il faut arranger des mots.
Gardons, suivant l'antique usage,
Parmi les verres et les pots,
La liberté jusqu'au langage.

Evitons toute servitude,
Et fuyons la pénible étude
De rimailler hors de saison.
C'est une plaisante maxime,
Quand il faut perdre la raison,
De vouloir conserver la rime.

MALEZIEU.

CHACUN SON COUPLET.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

QUE chacun boive à ce qu'il aime ;
Rions, chantons et buvons bien ;
Pour moi, je bois au bon vin même :
Voilà mon couplet, dis le tien.

Je ne bois qu'à mon Isabelle,
Sans qui je ne puis aimer rien ;
Le bon vin ne vaut rien sans elle :
Voilà mon couplet, dis le tien.

Célébrons mon épouse Hortence,
Malgré le conjugal lien ;
Mais c'est pour boire à son absence :
Voilà mon couplet, dis le tien.

Je ne m'enivre qu'à la gloire
De Catin qui fait tout mon bien ;
Nous nous aimons, elle sait boire ;
Voilà mon couplet, dis le tien.

Pour moi dans cette douce guerre,
L'ami du bon vin est le mien ;
Je bois à qui remplit mon verre,
Voilà mon couplet dis le tien.

Quoique je sois petite fille,
Le bon vin me plaît déjà bien ;
Plus j'en bois et plus je babille,
Voilà mon couplet, dis le tien.

LAMOTTE.

TABLE

Par MM.

FIN.

